L'ENSEIGNE DES MUSES

Jules Laforgue

CHOIX DE POESIES

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01939502 9

PQ
2323
.L8
A162

VALIQUETTE
MONTRÉAL

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/choixdeposie00lafo

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

CHOIX DE POÉSIES

À L'ENSEIGNE DES MUSES

Jules Laforgue

CHOIX de POÉSIES

Introduction de
GUY SYLVESTRE

ÉDITIONS BERNARD VALIQUETTE
MONTRÉAL

PREFACE

C'était un jeune homme comme tous les autres,
Mais il avait beaucoup lu Laforgue
et il en reste toujours quelque chose . . .

Ces vers de Francis de Miomandre traduisent bien cette secrète influence que Jules Laforgue a exercée sur la première génération de ce siècle dans l'œuvre de dislocation du rationalisme, contre lequel toute l'œuvre du poète était dirigée. Jules Laforgue a en effet tenté de fonder son art sur la métaphysique de l'Inconscient, en réaction contre le positivisme, au moment où la poésie allait enfin reconnaître le mystère de toutes choses. Son esthétique expressionniste a joué dans la naissance des principales écoles poétiques du vingtième siècle une influence de premier plan, et qui voudrait dénombrer les grands écrivains qui lui doivent quelque chose devrait nommer Francis Jammes et Francis Vielé-Griffin, Tristan Derême et Paul Fort (dont les Ballades *s'inscrivent dans la projection des* Complaintes), *Léon-Paul Fargue et Jules Supervielle, Guillaume Appollinaire et André Gide, Valéry Larbaud et Jean Cocteau, Marcel Achard et Jean Sarment, d'autres encore. Certains vont même jusqu'à citer* l'Hiver qui vient *comme étant à l'origine du cubisme. Quoi qu'il en soit, l'œuvre inachevée mais pleine de germes de Jules Laforgue peut être considérée comme une influence centrale de la littérature d'avant-l'autre-guerre, et quiconque désire étudier sérieusement l'histoire des idées esthétiques de cette époque déjà révolue*

ne peut ignorer ni les Moralités légendaires, *qui sont des contes d'une fantaisie merveilleuse, ni certains essais réunis en volume après la mort du poète, ni surtout ses plus beaux poèmes qui, avec ceux de Gustave Kahn, ont introduit le vers libre dans la poésie française et ont disloqué l'alexandrin rigide et formaliste des Parnassiens. On doit reconnaître à ce jeune poète mort à vingt-sept ans une double influence : une influence technique d'abord, celle de l'expressionisme du vers libre qui cherche à exprimer la parole nue et vraie, une influence métaphysique ensuite, celle de la résurrection de l'inconscient et du mystère. Il suffit de se rappeler les œuvres des écrivains ci-devant cités pour voir combien profonde cette double influence a été, puisque dans les unes et les autres on peut toujours retrouver une expression assouplie et une conscience émouvante du mystère.*

Jules Laforgue est né le 20 août 1860 à Montevideo — « Montevideo-la-coquette », comme dit Lautréamont — d'une famille du Béarn, qui était allée chercher fortune en Amérique. Son père, arrivé jeune avec ses parents dans cette ville moderne et riante, y avait d'abord fondé un petit collège et donnait des leçons particulières. Ayant fait quelques économies, il épousa la fille du bottier le plus élégant de Montevideo, mademoiselle Lacoley, qui lui donna au moins onze enfants, dont le poète. Le père de Jules Laforgue abandonna bientôt l'enseignement pour devenir caissier, puis fondé de pouvoir, d'une maison de commerce. Lorsque le jeune Jules eût atteint sa sixième année, ses parents décidèrent de rentrer en France et s'installèrent à Tarbes, patrie de Théophile Gautier et de Foch. La traversée dura soixante-dix jours et certains y voient l'origine de cet ennui qui persista à l'état chronique chez le poète. Jules Laforgue n'a vécu que les six premières

années de sa vie dans la capitale de l'Uruguay et, bien qu'il en ait gardé la nostalgie, on ne peut dire que cette ville coquette ait exercé une influence sur son œuvre. Montevideo est toutefois une des capitales de la poésie française de ce siècle, puisqu'elle est la patrie de Jules Laforgue, le poète ironiste des Complaintes, *du comte de Lautréamont, le vertigineux aventurier des* Chants de Maldoror, *et de Jules Supervielle, le poète de la mort et le plus grand poète de sa génération, qui s'insère entre celles de Paul Claudel et de Patrice de La Tour du Pin.*

Le père de Jules Laforgue retourna cependant à Montevideo après quelques années, mais il laissa pensionnaires au collège de Tarbes deux de ses fils, dont le poète. De nature rêveuse et quelque peu paresseuse, ce dernier s'ennuya beaucoup dans cette petite ville de province, où le hasard voulut qu'il eut comme répétiteur Théophile Delcassé, le futur ministre, qui découvrit que le jeune Laforgue « avait quelque chose ». En 1876, toute la famille Laforgue s'installa à Paris où le jeune Jules fut très heureux de rejoindre ses parents, après avoir traîné sa langueur dans la petite ville des Hautes-Pyrénées. Après avoir fréquenté le lycée alors Fontanes aujourd'hui Condorcet, Jules Laforgue entra au service d'un certain M. Ephrussi en qualité de secrétaire, avec la responsabilité de mettre au point un ouvrage de ce dernier sur les dessins d'Albert Durer. Cet emploi très modeste — il touchait 200 francs — lui valut cependant de rencontrer plusieurs personnages, dont trois devinrent ses amis : Charles Henry, Paul Bourget et Gustave Kahn. C'est d'ailleurs Bourget qui lui offrit ce poste de lecteur français auprès de l'Impératrice Augusta, que Jules Laforgue occupa de la fin de 1881 à la fin de 1886. Paul Bourget avait songé à Laforgue pour ce poste parce qu'il le savait très bien élevé, timide, un peu cérémonieux

et froid, aimable cependant et de conversation fine quoique peu abondante. Les chroniqueurs du temps nous disent d'ailleurs que Jules Laforgue ne s'occupait pas de politique et qu'il était d'apparence ecclésiastique et britannique par une sorte de correction voulue et d'humour flegmatique, toutes qualités qui ne peuvent nuire à un lecteur auprès d'une Impératrice de soixante-dix ans. Tel était donc le jeune homme qui, le soir du 29 novembre 1881, partait pour Coblentz, où se trouvait alors la cour impériale. Cinq années durant, le jeune poète vécut la vie de cour à l'horaire immuable et à la routine monotone. Tous les soirs à 8 heures, et parfois le matin à 11 heures, Jules Laforgue devait lire à l'Impératrice Augusta, qui était d'origine russe et ne parlait que le français, Le Figaro, Le Journal des Débats, L'Indépendance belge *et la* Revue des deux Mondes. *Sans jamais une modification, que la cour fût à Berlin ou à Bade, à Coblentz ou à Postdam. Le lecteur jouissait cependant de plus de deux mois de vacances — éclaircie de soleil dans cette sombre prison — dont il passait la plus grande partie à Tarbes auprès de ses frères et sœurs, arrêtant toujours à Paris au retour pour se distraire un peu dans cette capitale de l'esprit.*

La correspondance de Jules Laforgue nous révèle qu'il s'est profondément ennuyé à la cour et que les seuls moments qu'il vécut heureux dans cette Allemagne qu'il n'aimait pas, furent ceux où il put regagner son logis et y feuilleter ses manuscrits et ses livres et se laisser aller à la rêverie, après ces fêtes où le protocole le condamnait d'assister. Timide à l'excès et cachotier, Laforgue n'avait guère d'amis, si ce n'est les célèbres frères Ysayë, Eugène et Théophile, ce dernier pianiste, qui interprétait pour le plaisir du poète les plus belles œuvres des maîtres. Mais la plupart du temps, Jules Laforgue restait seul chez lui à travailler à ses poèmes, à ses contes, à quelques articles aussi qu'il don-

na à la Gazette des Beaux-Arts *et dans lesquels il fit preuve de beaucoup de pénétration.* « *Je travaille la nuit à la lampe, écrit-il à M. Ephrussi. C'est une infinie volupté. Toute la maison est endormie. A peine de temps en temps un fiacre sous les* Linden . . . » *Le jeune lecteur travaillait dans le secret aux poèmes qui formeront les cahiers des* Complaintes, *qu'il a publié à ses frais en 1885 chez Vanier, du* Sanglot de la Terre, *de* l'Imitation de Notre Dame la Lune, Des Fleurs de Bonne Volonté *et des* Derniers Vers. *Aucun de ses amis n'entendit jamais parler de ces poèmes auxquels il travailla quatre ans, sans pouvoir donner à tous la forme qu'il eût jugée définitive. Le plus connu de ses cahiers, les* Complaintes, *qu'il écrivit presque totalement en 1883, chante l'éternel féminin, l'ennui de vivre et le doute universel, avec beaucoup d'ironie et de sensibilité, dans une forme assez souple pour permettre tous les vers, tous les rythmes, toutes les strophes. M. Jean-Aubry, qui est un des plus célèbres laforguiens, nous a dit qu'un soir de 1880, le poète entendit des gens qui, dans la rue, chantaient des complaintes et que c'est alors qu'il songea à adopter cette forme d'une souplesse presque infinie. Le genre convenait d'ailleurs admirablement bien à Jules Laforgue qui y maria d'une façon très humoristique la sensibilité populaire et les idées abstraites. Il n'est pas impossible que ce genre blagueur doive beaucoup à la fantaisie de Banville, mais Laforgue y a en tout cas fait preuve d'une causticité qui n'a pas son égale peut-être dans la poésie française. Ce curieux mélange d'ironie et de sensibilité permet au poète de révéler d'émouvantes correspondances de son monde en détresse. Ce n'est qu'avec* Des Fleurs de Bonne Volonté *qu'apparut chez Laforgue le vers libre, qui allégea davantage la tristesse et le pessimisme dans lesquels baigne toute son œuvre, bien qu'il ait tenté de les cacher par un savant recours à l'ironie :*

Ah ! tout le long du cœur
Un vieil ennui m'effleure . . .
M'est avis qu'il est l'heure
De renaître moqueur.

Car chez Laforgue l'humour n'était qu'un masque sous lequel il cachait une émotion profonde et une délicate pudeur de soi-même, et ce fut sans doute son meilleur palliatif contre le désespoir dont on sent qu'il fut toujours menacé.

Si elle assurait sa subsistance et lui donnait les loisirs nécessaires à la composition de son œuvre, la vie à la cour n'en était pas moins pour ce jeune homme sensible et plein d'idées neuves, terriblement ennuyantes. Jules Laforgue n'aimait d'ailleurs pas les Allemands ; par contre, il adorait les Anglais et, au lieu de se familiariser avec la langue de Gœthe et de Nietzsche, le jeune poète français préféra suivre des cours de prononciation anglaise auprès d'une certaine Miss Lee, dont il s'éprit rapidement et qu'il épousa, ce qui l'obligea à abandonner son poste de lecteur, la loi du célibat étant infrangible à la cour. Au retour de la cérémonie du mariage à Londres le 31 décembre 1886, il prit froid sur le bateau et, comme il était de complexion délicate, fut bientôt gagné par la phtisie, qui l'emporta le 20 août 1887, après quelques mois de langueur, au cours desquels il réussit toutefois à corriger quelque peu ses œuvres et à écrire un volume d'impressions sur Berlin, la ville et la cour, *lequel ne fut publié que trente ans plus tard. Il était dans sa vingt-septième année.*

Ravi trop tôt à la littérature comme un Radiguet ou un Franck, Jules Laforgue n'a pu donner la mesure des virtualités que son œuvre interrompue laisse deviner. Telle qu'elle est cependant, son œuvre n'est point négligeable et, en plus des nombreux germes dont on retrouve les fruits

dans les œuvres de ses successeurs, elle offre plusieurs réalisations intéressantes. Les Moralités légendaires *comptent parmi les meilleurs contes en prose de la fin du siècle dernier, et ses meilleurs poèmes resteront dans les anthologies. Peut-être faudrait-il aussi ravir à l'oubli certains de ses essais esthétiques, qui sont d'une pensée originale et vigoureuse, et qui nous aident à mieux comprendre son œuvre poétique. Laforgue fut en effet un des très rares poètes français chez qui l'esthétique soit directement inspirée de la métaphysique, et qui ait laissé jouer dans son œuvre autant de facteurs abstraits que son intellect se plaisait à en concevoir. Il a avoué quelque part que ses angoisses métaphysiques lui passaient à l'état de chagrins domestiques, et son œuvre en est marquée. Ce poète symboliste se distingue d'ailleurs par une singulière aptitude à la pensée abstraite, et il semble bien que seule la vie mentale lui ait importé :*

Je vague, à jamais innocent
Dans les blancs parcs ésotériques
De l'Armide métaphysique . . .

Ailleurs il se proclame « le Grand Chevalier de l'Analyse. Qu'on se le dise. » Mais toute son œuvre nous révèle qu'il eût aimé pouvoir se dépouiller des abstractions qui l'obsédaient et l'attristaient :

On m'a dit la vie au Far-West et les Prairies,
Et mon sang a gémi : « Que voilà ma patrie ! . . . »
Déclassé du vieux monde, être sans foi ni loi,
Desperado ! là-bas je serai roi ! . . .
Oh là-bas ! m'y scalper de mon cerveau d'Europe !
Piaffer, redevenir une vierge antilope,
Sans littérature, un gars de proie, citoyen
Du hasard et sifflant l'argot californien ! . . .

Le pauvre lecteur de l'Impératrice Augusta ne réussit jamais cependant à s'évader de la prison que son esprit tourmenté édifiait autour de son âme à l'aide des sombres conceptions de Schopenhauer et de Hartmann, dont il avait adopté en entier la métaphysique de l'Inconscient.

L'aspect le moins sympathique de la poésie de Laforgue est sans contredit l'esprit de système qui y préside. Son œuvre ne voulait être que la confirmation de la fécondité de la métaphysique allemande et du darwinisme décevant. Jules Laforgue estimait que « l'Inconscient est la raison explicative, suffisante, unique, intestine, dynamique, adéquate, de l'histoire universelle de la vie » et que l'art devait être la révélation de cet Inconscient : « Aujourd'hui, tout préconise la culture excessive de la raison, de la logique, de la conscience. La culture bénie de l'avenir est la déculture, la mise en jachère . . . Retournons, mes frères, vers les grandes eaux de l'Inconscient. ». Il est évident que cette réaction contre le positivisme esthétique de la vie du siècle dernier est légitime et heureuse ; mais le tort de Laforgue fut de se limiter à l'aspect négatif de cette révolution. Comme l'a noté Maurras, le travail de Laforgue s'est borné à être un travail de désorganisation. Il y a en effet entre son effort et celui de Rimbaud parallélisme, et ses principes, poussés à leur limite, aboutissent à l'écriture automatique. Aux yeux de Laforgue, les seuls génies sont ceux qui apportent du nouveau : « il n'y a d'art que du Nouveau ! » s'écrie-t-il. Aux artistes, il demande de révéler la vie, « la Vie et encore rien que la vie, c'est-à-dire le nouveau . . . Faites de la vie, et vous serez dans le vrai, dans la divine imperfection douloureuse, mais touffue et incohérente, de la créature éphémère. » Tout Gide est là. Mais Laforgue n'a pas vu qu'il instituait l'esthétique de l'incohérence et du désordre. Il n'a pas vu non plus que le véritable problème consistait moins à trouver du nouveau dans l'infini, comme

dit Baudelaire, mais bien de l'inépuisable dans le défini. Il n'a pas suffisamment vu non plus que l'art était construction, fabrication — ce qui ne signifie pas que toutes les rhétoriques sont légitimes ; il aura toutefois accompli un immense travail de déblayage, d'épuration de la grande rhétorique parnassienne et il aura été un des poètes de la fin du siècle dernier qui ont compris que la connaissance poétique différait essentiellement de la connaissance notionnelle. C'est à une vraie et profonde intuition que correspondait chez lui le besoin de « se connaître, plonger sous sa culture consciente vers l'Afrique intérieure de notre inconscient domaine ». En même temps que Rimbaud et avant les surréalistes, Jules Laforgue s'est aventuré à la recherche de métaux vierges et a tenté de ramener la langue poétique au niveau des phénomènes afin de pouvoir chanter « juste de ton ». Si Gustave Kahn cherchait dans le vers libre des musiques nouvelles, Jules Laforgue n'y voyait qu'une nouvelle manière de réagir contre le lyrisme. Toute son ambition fut d'écrire des vers parfaitement adéquats à la nouveauté de ses découvertes, et c'est pourquoi il a rejeté tous les clichés et tous les moules. Il est permis de se demander si cette volonté d'exprimer sans fard le « tel quel » de la vie n'a pas abouti chez lui à une nouvelle rhétorique — l'abus des trouvailles le laisse penser. Un poète qui professe d'ailleurs si ouvertement et si intégralement une métaphysique aussi systématique ne peut s'empêcher de déployer « une trop subtile intelligence à mimer les mouvements de l'inconscient » (Marcel Raymond). Mais parce qu'il avait, malgré son système abstrait, des dons de poète, Jules Laforgue réussit le plus souvent à nous émouvoir avec le regard à la fois mélancolique et ironique qu'il a porté sur toutes choses au cours de sa trop brève existence.

Guy SYLVESTRE

LE SANGLOT DE LA TERRE

1878-1883

De la santé et un supplément d'argent,
Voilà, Seigneur, tout ce que je demande
Henri HEINE

Le Sanglot de la Terre est un recueil de trente poèmes choisis parmi les brouillons et la partielle mise au net d'un volume que Jules Laforgue écrivit antérieurement aux *Complaintes* et réserva. Ces poèmes furent écrits de 1878 à 1883. Plusieurs notes donnent à penser que le volume devrait s'appeler *Le Sanglot de la Terre* (présageant *les Complaintes)* avec ces cinq sous-titres : *Lamma Sabacthani, Angoisses, Poème de la Mort, Résignations infinies, Spleen.* Onze de ces poèmes sont reproduits ici.

LA CHANSON
DU PETIT HYPERTROPHIQUE

C'est d'un' maladie d' cœur
Qu'est mort' m'a dit l' docteur,
Tir-lan-laïre !
Ma pauv' mère ;
Et que j'irai là-bas,
Fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

On rit d' moi dans les rues,
De mes min's incongrues
La-i-tou !
D'enfant saoul ;
Ah ! Dieu ! C'est qu'à chaqu' pas
J'étouff', moi, je chancelle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Aussi j' vais par les champs
Sangloter aux couchants,
La-ri-rette !
C'est bien bête.
Mais le soleil, j' sais pas,
M'semble un cœur qui ruisselle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Ah! si la p'tite Gen'vève
Voulait d' mon cœur qui s'crève,
Pi-lou-i !
Ah, oui !
J' suis jaune et triste hélas !
Elle est ros', gaie et belle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Non, tout l' monde est méchant,
Hors le cœur des couchants,
Tir-lan-laire !
Et ma mère,
Et j' veux aller là-bas
fair' dodo z'avec elle . . .
Mon cœur bat, bat, bat . . .
Dis, Maman, tu m'appelles ?

APOTHÉOSE

En tous sens, à jamais, le silence fourmille
De grappes d'astres d'or mêlant leurs tournoiements.
On dirait des jardins sablés de diamants,
Mais, chacun, morne et très solitaire, scintille.

Or, là-bas, dans ce coin inconnu, qui pétille
D'un sillon de rubis mélancoliquement,
Tremblote une étincelle au doux clignotement :
Patriarche éclaireur conduisant sa famille.

Sa famille : un essaim de globes lourds fleuris.
Et sur l'un, c'est la terre, un point jaune, Paris,
Où, pendue, une lampe, un pauvre fou qui veille :

Dans l'ordre universel, frêle, unique merveille.
Il en est le miroir d'un jour et le connaît.
Il y rêve longtemps, puis en fait un sonnet.

ENCORE À CET ASTRE

Espèce de soleil ! tu songes : — Voyez-les,
Ces pantins morphinés, buveurs de lait d'ânesse
Et de café ; sans trève, en vain, je leur caresse
L'échine de mes feux, ils vont étiolés ! —

— Eh ! c'est toi, qui n'as plus que des rayons gelés !
Nous, nous, mais nous crevons de santé, de jeunesse !
C'est vrai, la Terre n'est qu'une vaste kermesse,
Nos hourrahs de gaîté courbent au loin les blés.

Toi seul, claques des dents, car tes taches accrues
Te mangent, ô Soleil, ainsi que des verrues
Un vaste citron d'or, et bientôt, blond moqueur,

Après tant de couchants dans la pourpre et la gloire,
Tu seras en risée aux étoiles sans cœur,
Astre jaune et grêlé, flamboyante écumoire !

MARCHE FUNÈBRE

POUR LA MORT DE LA TERRE

(Billet de faire-part)

Lento

O convoi solennel des soleils magnifiques,
Nouez et dénouez vos vastes masses d'or,
Doucement, tristement, sur de graves musiques,
Menez le deuil très lent de votre sœur qui dort.

Les temps sont révolus ! Morte à jamais, la Terre,
Après un dernier râle (où tremblait un sanglot !)
Dans le silence, noir du calme sans écho,
Flotte ainsi qu'une épave énorme et solitaire.
Quel rêve ! est-ce donc vrai ? par la nuit emporté,
Tu n'es plus qu'un cercueil, bloc inerte et tragique :
Rappelle-toi pourtant ! Oh ! l'épopée unique ! . . .
Non, dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques . . .

Et pourtant souviens-toi, Terre, des premiers âges
Alors que tu n'avais, dans le spleen des longs jours,
Que les pantoums du vent, la clameur des flots sourds,
Et les bruissements argentins des feuillages.
Mais l'être impur paraît ! ce frêle révolté
De la sainte Maïa déchire les beaux voiles
Et le sanglot des temps jaillit vers les étoiles . . .
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques . . .

Oh ! tu n'oublieras pas la nuit du moyen âge,
Où, dans l'affolement du glas du « *Dies iræ* »,
La Famine pilait les vieux os déterrés
Pour la Peste gorgeant les charniers avec rage.
Souviens-toi de cette heure où l'homme épouvanté,
Sous le soleil sans espoir et têtu de la Grâce,
Clamait : « Gloire au Très-Bon », et maudissait sa race !
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques . . .

Hymnes ! autels sanglants ! ô sombres cathédrales,
Aux vitraux douloureux, dans les cloches, l'encens.
Et l'orgue déchaînant ses hosannahs puissants !
O cloîtres blancs perdus ! pâles amours claustrales,

. . . . ce siècle hystérique où l'homme a tant douté,
Et s'est retrouvé seul, sans Justice, sans Père,
Roulant par l'inconnu, sur un bloc éphémère.
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques . . .

Et les bûchers ! les plombs ! la torture ! les bagnes !
Les hôpitaux de fous, les tours, les lupanars,
La vieille invention ! la musique ! les arts
Et la science ! et la guerre engraissant la campagne !
Et le luxe ! le spleen, l'amour, la charité !
La faim, la soif, l'alcool, dix mille maladies !
Oh ! quel drame ont vécu ces cendres refroidies !
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques . . .

Où donc est Cakia, cœur chaste et trop sublime,
Qui saigna pour tout être et dit la bonne Loi ?
Et Jésus triste et doux qui douta de la Foi
Dont il avait vécu, dont il mourait victime ?
Tous ceux qui sur l'énigme atroce ont sangloté ?
Où, leurs livres, sans fond, ainsi que la démence ?
Oh ! que d'obscurs aussi saignèrent en silence ! . . .
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques . . .

Et plus rien ! ô Vénus du marbre ! eaux-fortes vaines !
Cerveau fou de Hegel ! doux refrains consolants !
Clochers brodés à jour et consumés d'élans,
Livres où l'homme mit d'inutiles victoires !
Tout ce qu'a la fureur de tes fils enfanté,
Tout ce qui fut ta fange et ta splendeur si brève,
O Terre, est maintenant comme un rêve, un grand rêve.
Va, dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques . . .

Dors pour l'éternité, c'est fini, tu peux croire,
Que ce drame inouï ne fut qu'un cauchemar,
Tu n'es plus qu'un tombeau qui promène au hasard
. . . sans nom dans le noir sans mémoire,
C'était un songe, oh ! oui, tu n'as jamais été !
Tout est seul ! nul témoin ! rien ne voit, rien ne pense.
Il n'y a que le noir, le temps et le silence . . .
Dors, tu viens de rêver, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques,
Nouez et dénouez vos vastes masses d'or,
Doucement, tristement, sur de graves musiques,
Menez le deuil très lent de votre sœur qui dort.

HYPERTROPHIE

Astres lointains des soirs, musiques infinies,
Ce Cœur universel ruisselant de douceur
Est le cœur de la Terre et de ses insomnies.
En un pantoum sans fin, magique et guérisseur
Bercez la Terre, votre sœur.

Le doux sang de l'Hostie a filtré dans mes mœlles ;
J'asperge les couchants de tragiques rongeurs,
Je palpite d'exil dans le cœur des étoiles,
Mon spleen fouette dans les grands nuages voyageurs.
Je beugle dans les vents rageurs.

Aimez-moi. Bercez-moi. Le cœur de l'œuvre immense
Vers qui l'Océan noir pleurait, c'est moi qui l'ai.
Je suis le cœur de tout, et je saigne en démence
Et déborde d'amour par l'azur constellé,
Enfin ! que tout soit consolé.

NOËL SCEPTIQUE

Noël ! Noël ! j'entends les cloches dans la nuit . . .
Et j'ai, sur ces feuillets sans foi posé ma plume :
O souvenirs, chantez ! tout mon orgueil s'enfuit,
Et je me sens repris de ma grande amertume.

Ah ! ces voix dans la nuit chantant Noël ! Noël !
M'apportent de la nef qui là-bas, s'illumine,
Un si tendre, un si doux reproche maternel
Que mon cœur trop gonflé crève dans ma poitrine . . .

Et j'écoute longtemps les cloches, dans la nuit . . .
Je suis le paria de la famille humaine,
A qui le vent apporte en son sale réduit
La poignante rumeur d'une fête lointaine.

PETITE CHAPELLE

Peuples du Christ, j'expose,
En un ostensoir lourd,
Ce Cœur meurtri d'amour
Qu'un sang unique arrose.

Ardente apothéose,
Mille cierges autour
Palpitent nuit et jour
Dans une brume rose.

Ainsi que, jour et nuit,
Se lamentent vers lui,
Comme vers leur idole,

Les cœurs crevés venus
Pour ces maux inconnus
Dont rien, rien ne console.

INTARISSABLEMENT

(Sonnet)

Dire qu'au fond des cieux n'habite nul Songeur,
Dire que par l'espace où sans fin l'or ruisselle,
De chaque atome monte une voix solennelle,
Cherchant dans l'azur noir à réveiller un cœur !

Dire qu'on ne sait rien ! et que tout hurle en chœur
Et que pourtant malgré l'angoisse universelle !
Le Temps qui va roulant les siècles pêle-mêle,
Sans mémoire, éternel et grave travailleur,

Charriant sans retour engloutir dans ses ondes
Les cendres des martyrs, les cités et les mondes,
Le Temps, universel et calme écoulement,

Le temps, qui ne connaît ni son but, ni sa source,
Mais, rencontrant toujours des soleils dans sa course,
Tombe de l'urne bleue intarissablement.

LA CIGARETTE

(Sonnet)

Oui, ce monde est bien plat : quant à l'autre, sornettes.
Moi, je vais résigné, sans espoir à mon sort,
Et pour tuer le temps, en attendant la mort,
Je fume au nez des dieux de fines cigarettes.

Allez, vivants, luttez, pauvres futurs squelettes.
Moi, le méandre bleu qui vers le ciel se tord
Me plonge en une extase infinie et m'endort
Comme aux parfums mourants de mille cassolettes.

Et j'entre au paradis, fleuri de rêves clairs
Où l'on voit se mêler en valses fantastiques
Des éléphants en rut à des chœurs de moustiques.

Et puis quand je m'éveille en songeant à mes vers,
Je contemple, le cœur plein d'une douce joie
Mon cher pouce rôti comme une cuisse d'oie.

LES COMPLAINTES

Au petit bonheur de la fatalité.
Much ado about Nothing.
SHAKESPEARE

À PAUL BOURGET

En deuil d'un Moi-le-Magnifique
Lançant de front les cent pur-sang
De ses vingt ans tout hennissants,
Je vague, à jamais Innocent,
Par les blancs parcs ésotériques

Un brave bouddhiste en sa châsse,
Albe, oxydé, sans but, pervers,
Qui, du chalumeau de ses nerfs,
Se souffle gravement des vers,
En astres riches, dont la trace
Ne trouble le Temps ni l'Espace.

C'est tout. A mon temple d'ascète
Votre Nom de Lac est piqué :
Puissent mes feuilleteurs du quai.
En rentrant, se r'intoxiquer
De vos AVEUX, ô pur poète !
C'est la grâce que j' me souhaite.

COMPLAINTE

DE CETTE BONNE LUNE

On entend les Etoiles :

Dans l'giron
Du Patron,
On y danse, on y danse,
Dans l'giron
Du Patron,
On y danse tout en rond.

— Là, voyons, mam'zell' la Lune,
Ne gardons pas ainsi rancune ;
Entrez en danse, et vous aurez
Un collier de soleils dorés.

— Mon Dieu, c'est à vous bien honnête,
Pour une pauvre Cendrillon ;
Mais, me suffit le médaillon
Que m'a donné ma sœur planète.

— Fi ! votre Terre est un suppôt
De la Pensée ! Entrez en fête ;
Pour sûr, vous tournerez la tête
Aux astres les plus comme il faut.

— Merci, merci, je n'ai que ma mie,
Juste que je l'entends gémir !
— Vous vous trompez, c'est le soupir
Des universelles chimies !

—Mauvaises langues, taisez-vous !
Je dois veiller. Tas de traînées,
Allez courir vos guilledous !

— Va donc, rosière enfarinée !
Hé ! Notre-Dame des gens saouls,
Des filous et des loups-garous !
Metteuse en rut des vieux matous !
Coucou !

Exeunt les étoiles. Silence et Lune. On entend

Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse, on y danse,
Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse tout en rond.

COMPLAINTE DES PIANOS

QU'ON ENTEND DANS LES QUARTIERS AISÉS

Menez l'âme que les Lettres ont bien nourrie,
Les pianos, les pianos, dans les quartiers aisés !
Premiers soirs, sans pardessus, chaste flânerie,
Aux complaintes des nerfs incompris ou brisés.

Ces enfants, à quoi rêvent-elles,
Dans les ennuis des ritournelles ?

— « Préaux des soirs,
Christs des dortoirs !

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
Défaire et refaire ses tresses,
Broder d'éternels canevas. »

Jolie ou vague ? triste ou sage ? encore pure ?
O jours, tout m'est égal ? ou, monde, moi je veux ?
Et si vierge, du moins, de la bonne blessure,
Sachant quels gras couchants ont les plus blancs aveux ?

Mon Dieu, à quoi donc rêvent-elles ?
A des Roland, à des dentelles ?

— « Cœurs en prison,
Lentes saisons !

« Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas !
Couvents gris, chœurs de Sulamites,
Sur nos seins nuls croisons nos bras. »
Fatales clés de l'être un beau jour apparues ;
Psitt ! aux hérédités en ponctuels ferments,
Dans le bal incessant de nos étranges rues ;
Ah ! pensionnats, théâtres, journaux, romans !

Allez, stériles ritournelles,
La vie est vraie et criminelle.

— « Rideaux tirés,
Peut-on entrer ?

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
La source des frais rosiers baisse.
Vraiment ! Et lui qui ne vient pas . . . »

Il viendra ! Vous serez les pauvres cœurs en faute,
Fiancés au remords comme aux essais sans fond,
Et les suffisants cœurs cossus, n'ayant d'autre hôte
Qu'un train-train pavoisé d'estime et de chiffons

Mourir ? peut-être brodent-elles,
Pour un oncle à dot, des bretelles ?

— « Jamais ! Jamais !
Si tu savais !

« Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas !
Mais tu nous reviendras bien vite
Guérir mon beau mal, n'est-ce pas ? »

Et c'est vrai ! L'idéal les fait divaguer toutes,
Vigne bohême, même en ces quartiers aisés.
La vie est là ; le pur flacon des vives gouttes
Sera, *comme il convient,* d'eau propre baptisé.

Aussi, bientôt, se joueront-elles
De plus exactes ritournelles.

« — Seul oreiller !
Mur familier !

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
Que ne suis-je morte à la messe !
O mois, ô linges, ô repas !

Rue Madame.

COMPLAINTE
DE LA BONNE DÉFUNTE

Elle fuyait par l'avenue ;
Je la suivais illuminé,
Ses yeux disaient : « J'ai deviné
Hélas ! que tu m'as reconnue ! »

Je la suivais illuminé !
Jeux désolés, bouche ingénue,
Pourquoi l'avais-je reconnue,
Elle, loyal rêve mort-né ?

Jeux trop mûrs, mais bouche ingénue ;
Oeillet blanc, d'azur trop veiné ;
Oh ! oui, rien qu'un rêve mort-né,
Car, défunte elle est devenue.

Gis, œillet, d'azur trop veiné,
La vie humaine continue
Sans toi, défunte devenue.
—Oh ! je rentrerai sans dîner !

Vrai, je ne l'ai jamais connue.

COMPLAINTE
DU FŒTUS DE POÈTE

Blasé dis-je ! En avant,
Déchirer la nuit gluante des racines,
A travers Maman, amour tout d'albumine,
Vers le plus clair ! vers l'alme et riche étamine
D'un soleil levant !

Chacun son tour, il est temps que je m'émancipe,
Irradiant des Limbes mon inédit type !

En avant !
Sauvé des steppes du mucus, à la nage
Têter soleil ! et saoûl de lait d'or, bavant,
Dodo à les seins dorloteurs des nuages,
Voyageurs savants !

— A rêve que veux-tu, là-bas, je vivrai dupe
D'une âme en coup de vent dans la fraîcheur des jupes !

En avant !
Dodo sur le lait caillé des bons nuages
Dans la main de Dieu, bleue, aux mille yeux vivants
Au pays du vin viril faire naufrage !
Courage,
Là, là, je me dégage . . .

— Et je communierai, le front vers l'Orient,
Sous les espèces des baisers inconscients !

En avant !
Cogne, glas des nuits ! filtre, soleil solide !
Adieu, forêts d'aquarium qui, me couvant,
Avez mis ce levain dans ma chrysalide !
Mais j'ai froid ? En avant !
Ah ! maman . . .

Vous, Madame, allaitez le plus longtemps possible
Et du plus Seul de vous ce pauvre enfant-terrible.

COMPLAINTE
DE L'ANGE INCURABLE

Je t'expire mes cœurs bien barbouillés de cendres ;
Vent esquinté de tous des paysages tendres !

Où vont les gants d'avril, et les rames d'antan ?
L'âme des hérons fous sanglote sur l'étang.

Et vous, tendres
D'antan ?

Le hoche-queue pépie aux écluses gelées ;
L'amante va, fouettée aux plaintes des allées.

Sais-tu bien, folle pure, où sans châle tu vas ?
— Passant oublié des yeux gais, j'aime là-bas . . .

Le long des marbriers (Encore un beau commerce !)
Patauge aux défoncés un convoi, sous l'averse.

Un trou, qu'asperge un prêtre âgé qui se morfond,
Bâille à ce libéré de l'être ; et voici qu'on

Le déverse
Au fond.

Les moulins décharnés, ailes hier allègres,
Vois, s'en font les grands bras du haut des coteaux maigres!

Ci-gît n'importe qui. Seras-tu différent,
Diaphane d'amour, ô Chevalier-Errant ?

Claque, ô maître
Errant !

Hurler avec les loups, aimer nos demoiselles.
Serrer ces mains sauçant dans de vagues vaisselles !

Mon pauvre vieux, il le faut pourtant ! et puis, va,
Vivre est encore le meilleur parti ici-bas.

Non ! vaisselles
D'ici-bas !

Au-delà plus sûr que la Vérité ! des ailes
D'Hostie ivre et ravie aux cités sensuelles !

Quoi ? Ni Dieu, ni l'art, ni ma Sœur Fidèle ; mais
Des ailes ! par le blanc suffoquant à jamais,

Ah ! des ailes
A jamais !

— Tant il est vrai que la saison dite d'automne
N'est aux cœurs mal fichus rien moins que folichonne.

COMPLAINTE
DES NOSTALGIES PRÉHISTORIQUES

La nuit bruine sur les villes.
Mal repu des gains machinals,
On dîne : et, gonflé d'idéal,
Chacun sirote son idylle,
Ou furtive, ou facile.

Echos des grands soirs primitifs !
Couchants aux flambantes usines,
Rude paix des sols en gésine,
Cri jailli là-bas d'un massif,
Voluptés à vif !

Dégringolant une vallée,
Heurter, dans des coquelicots,
Une enfant bestiale et brûlée
Qui suce, en blaguant les échos,
De juteux abricots

Livrer aux langueurs des soirées
Sa toison où du cristal luit,
Pourlécher ses lèvres sucrées,
Nous barbouiller le corps de fruits
Et lutter comme essui !

Un moment, béer, sans rien dire,
Inquiets d'une étoile là-haut ;
Puis, sans but, bien gentils satyres,
Nous prendre aux premiers sanglots
Fraternels des crapauds.

Et, nous délivrant de l'extase,
Oh ! devant la lune en son plein,
Là-bas, comme un bloc de topaze,
Fous, nous renverser sur les reins,
Riant, battant des mains !

La nuit bruine sur les villes :
Se raser le masque, s'orner
D'un frac deuil, avec art dîner,
Puis, parmi des vierges débiles,
Prendre un air imbécile.

AUTRE COMPLAINTE DE L'ORGUE DE BARBARIE

Prolixe et monocorde,
Le vent dolent des nuits
Rabâche ses ennuis,
Veut se pendre à la corde
Des puits ! et puis ?
Miséricorde !

— Voyons, qu'est-ce que je veux ?
— Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Oui, les phares aspergent
Les côtes en sanglots,
Mais les volets sont clos
Aux veilleuses des vierges,
Orgue au galop,
Larmes des cierges !

— Après ? qu'est-ce qu'on y peut ?
— Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Vous, fidèle madone,
Laissez ! Ai-je assisté,
Moi, votre puberté ?
O jours où Dieu tâtonne,
Passants d'été,
Pistes d'automne !

— Eh bien ! aimerais-tu mieux . . .
— Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Cultes, Littératures,
Yeux chauds, lointains ou gais,
Infinis au rabais,
Tout train-train, rien qui dure,

Oh ! à jamais
Des créatures !

— Ah ! ça qu'est-ce que je veux ?
Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Bagnes des pauvres bêtes,
Tarifs d'alléluias,
Mortes aux camélias,
Oh ! lendemain de fête
Et paria,
Vrai, des planètes !

— Enfin ! quels sont donc tes vœux ?
— Nuls. Je suis-t-il malhûreux !

La nuit monte, armistice
Des cités, des labours.
Mais il n'est pas, bon sourd,
En ton digne exercice,
De raison pour
Que tu finisses ?

— Bien sûr. C'est ce que je veux.
Ah ! Je suis-t-il malhûreux !

COMPLAINTE
DE LORD PIERROT

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Filons, en costume,
Présider là-haut !
Ma cervelle est morte,
Que le Christ l'emporte !
Béons à la Lune,
La bouche en zéro.

Inconscient, descendez en nous par réflexes :
Brouillez les cartes, les dictionnaires, les sexes.

Tournons d'abord sur nous-même, comme un fakir !
(Agiter le pauvre être avant de s'en servir.)

J'ai le cœur chaste et vrai comme une bonne lampe ;
Oui, je suis en taille-douce, comme une estampe.

Vénus, énorme comme le Régent,
Déjà se pâme à l'horizon des grèves ;
Et c'est l'heure, ô gens nés casés, bonnes gens,
De s'étourdir en longs trilles de rêves !
Corybanthe, aux quatre vents tous les draps !
Disloque tes pudeurs, à bas les lignes !
En costume blanc, je ferai le cygne,
Après nous le Déluge, ô ma Léda !

Jusqu'à ce que tournent tes yeux vitreux
Que tu grelottes en rires affreux,
Hop ! enlevons sur les horizons fades
Les menuets de nos pantalonades !
Tiens ! l'Univers
Est à l'envers . . .

— Tout cela vous honore,
Lord Pierrot, mais encore ?

— Ah ! qu'une, d'elle-même, un beau soir sût venir,
Ne voyant que boire à mes lèvres, ou mourir !

Je serais, savez-vous, la plus noble conquête
Que femme, au plus ravi du Rêve, eût jamais faite !

D'ici là, qu'il me soit permis
De vivre de vieux compromis

Où commence, où finit l'humaine
Ou la divine dignité ?

Jonglons avec les entités,
Pierrot s'agite et Tout le même !
Laissez faire, laisser passer ;
Laissez passer, et laissez faire
Le semblable, c'est le contraire,

Et l'univers c'est pas assez !
Et je me sens, ayant pour cible
Adopté la vie impossible,
De moins en moins localisé !

— Tout cela vous honore,
Lord Pierrot, mais encore ?

— Il faisait, ah ! si chaud, si sec.
Voici qu'il pleut, qu'il pleut, bergères !
Les pauvres Vénus bocagères
Ont la roupie à leur nez grec !

— Oh ! de moins en moins drôle ;
Pierrot sait mal son rôle ?

— J'ai le cœur triste comme un lampion forain . . .
Bah ! j'irai passer la nuit dans le premier train ;

Sûr d'aller, ma vie entière,
Malheureux comme les pierres. (Bis.)

AUTRE COMPLAINTE

DE LORD PIERROT

Celle qui doit me mettre au courant de la Femme !
Nous lui dirons d'abord, de mon air le moins froid :
« La somme des angles d'un triangle, chère âme,
« Est égale à deux droits. »

Et si ce cri lui part : « Dieu de Dieu ! que je t'aime ! »
— « Dieu reconnaîtra les siens. » Ou piquée au vif :
— « Mes claviers ont du cœur, tu seras mon seul thème. »
Moi : « Tout est relatif. »

De tous ses yeux, alors ! se sentant trop banale :
« Ah ! tu ne m'aimes pas ; tant d'autres sont jaloux ! »
Et moi, d'un œil qui vers l'Inconscient s'emballe :
« Merci, pas mal ; et vous ? »

— « Jouons au plus fidèle ! » — « A quoi bon, ô Nature ! »
« Autant à qui perd gagne ! » Alors, autre couplet :
— « Ah ! tu te lasseras le premier, j'en suis sûre . . . »
— « Après vous, s'il vous plaît. »

Enfin, si, par un soir, elle meurt dans mes livres,
Douce ; feignant de n'en pas croire encor mes yeux,
J'aurai un : « Ah ça, mais, nous avions De Quoi vivre !
« C'était donc sérieux ? »

COMPLAINTE
SUR CERTAINS ENNUIS

Un couchant des Cosmogonies !
Ah ! que la Vie est quotidienne . . .
Et, du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie . . .

On voudrait s'avouer des choses,
Dont on s'étonnerait en route,
Que feraient, une fois pour toutes !
Qu'on s'entendrait à travers poses.

On voudrait saigner le Silence,
Secouer l'exil des causeries ;
Et non ! ces dames sont aigries
Par des questions de préséance.

Elles boudent là, l'air capable.
Et, sous le ciel, plus d'un s'explique,
Par quels gâchis suresthétiques
Ces êtres-là sont adorables.

Justement, une nous appelle,
Pour l'aider à chercher sa bague,
Perdue (où dans ce terrain vague ?)
Un souvenir D'AMOUR, dit-elle !

Ces êtres-là sont adorables !

COMPLAINTE
DU PAUVRE CORPS HUMAIN

L'homme et sa compagne sont serfs
De corps, tourbillonnants cloaques
Aux mailles de harpes de nerfs
Serves de tout et que détraque
Un fier répertoire d'attaques.

Voyez l'homme, voyez !
Si ça n'fait pas pitié !

Propre et correct en ses ressorts,
S'assaisonnant de modes vaines,
Il s'admire, ce brave corps,
Et s'endimanche pour sa peine,
Quand il a bien sué la semaine.

Et sa compagne ! allons,
Ma bell', nous nous valons

Faudrait le voir, touchant et nu
Dans un décor d'oiseaux, de roses ;
Ses tics réflexes d'ingénu,
Ses plis pris de mondaines poses ;
Bref, sur beau fond vert, sa chlorose.

Voyez l'homme, voyez !
Si ça n'fait pas pitié !

Les Vertus et les Voluptés
Détraquant d'un rien sa machine,
Il ne vit que pour disputer
Ce domaine à rentes divines
Aux lois de mort qui le taquinent.

Et sa compagne ! allons,
Ma bell', nous nous valons.

Il se soutient de mets pleins d'art,
Se drogue, se tond, se parfume,
Se truffe tant, qu'il meurt trop tard ;
Et la cuisine se résume
En mille infections posthumes.

Oh ! ce couple, voyez !
Non, ça fait trop pitié.

Mais ce microbe subversif
Ne compte pas pour la Substance,
Dont les déluges corrosifs
Renoient vite pour l'Innocence
Ces fols germes de conscience.

Nature est sans pitié
Pour son petit dernier.

COMPLAINTE DU ROI DE THULÉ

Il était un roi de Thulé,
Immaculé,
Qui loin des jupes et des choses,
Pleurait sur la métempsychose
Des lys en roses,
Et quel palais !

Ses fleurs dormant, il s'en allait,
Traînant des clés,
Broder aux seuls yeux des étoiles,
Sur une tour, un certain Voile
De vive toile,
Aux nuits de lait !

Quand le voile fut bien ourlé,
Loin de Thulé,
Il rama fort sur les mers grises,
Vers le soleil qui s'agonise,
Féerique Eglise !
Il ululait :

« Soleil-crevant, encore un jour,
Vous avez tendu votre phare
Aux holocaustes vivipares,
Du culte qu'ils nomment l'Amour.

« Et comme, devant la nuit fauve,
Vous vous sentez défaillir,
D'un dernier flot d'un sang martyr
Vous lavez le seuil de l'Alcôve !

« Soleil ! Soleil ! mai je descends
Vers vos navrants palais polaires,
Dorloter dans ce Saint-Suaire
Votre cœur bien en sang,
En le berçant !

Il dit, et, le Voile étendu,
Tout éperdu,

Vers les coraux et les naufrages,
Le roi raillé des doux corsages,
Beau comme un Mage
Est descendu !

Braves amants ! aux nuits de lait,
Tournez vos clés !
Une ombre, d'amour pur transie,
Viendrait vous gémir cette scie :
« Il était un roi de Thulé
Immaculé . . . »

COMPLAINTE
DE L'OUBLI DES MORTS

Mesdames et Messieurs,
Vous dont la mère est morte,
C'est le bon fossoyeux
Qui gratte à votre porte.

Les morts
C'est sous terre ;
Ça n'en sort
Guère.

Vous fumez dans vos bocks,
Vous soldez quelque idylle,
Là-bas chante le coq,
Pauvre morts hors des villes !

Grand-papa se penchait,
Là, le doigt sur la tempe,
Sœur faisait du crochet,
Mère montait la lampe.

Les morts
C'est discret,
Ça dort
Trop au frais.

Vous avez bien dîné,
Comment va cette affaire ?
Ah ! les petits morts-nés
Ne se dorlotent guère !

Notez, d'un trait égal,
Au livre de la caisse,
Entre deux frais de bal :
Entretien tombe et messe.

C'est gai,
Cette vie ;
Hein, ma mie,
O gué ?

Mesdames et Messieurs,
Vous dont la sœur est morte,
Ouvrez au fossoyeux
Qui claque à votre porte ;

Si vous n'avez pitié,
Il viendra (sans rancune)
Vous tirez par les pieds,
Une nuit de grand'lune !
Importun
Vent qui rage !
Les défunts ?
Ça voyage . . .

COMPLAINTE
DU PAUVRE JEUNE HOMME

Sur l'air populaire :
« Quand le bonhomm' revient du bois. »

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui ;
Il prit à deux mains son vieux crâne,
Qui de science était un puits !
Crâne
Riche crâne,
Entends-tu la Folie qui plane ?
Et qui demande le cordon,
Digue dondaine, digue dondaine,
Et qui demande le cordon,
Digue dondaine, digue dondon !

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui ;
Il entendit de tristes gammes,
Qu'un piano pleurait dans la nuit !
Gammes,
Vieilles gammes,
Ensemble, enfants, nous nous cherchâmes ;
Son mari m'a fermé sa maison,
Digue dondaine, digue dondaine,
Son mari m'a fermé sa maison,
Digue dondaine, digue dondon !

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui ;
Il mit le nez dans sa belle âme,
Où fermentaient des tas d'ennuis !
Ame,
Ma belle âme,
Leur huile est trop sal' pour ta flamme !
Puis, nuit partout ! lors, à quoi bon ?
Digue dondaine, digue dondaine,
Puis, nuit partout ! lors, à quoi bon ?
Digue dondaine, digue dondon !

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui ;

Il vit que sa charmante femme,
Avait déménagé sans lui !
Dame,
Notre-Dame,
Je n'aurai pas un mot de blâme !
Mais t'aurais pu m'laisser l'charbon [1]
Digue dondaine, digue dondaine,
Mais t'aurais pu m'laisser l'charbon,
Digue dondaine, digue dondon !

[1] Pour s'asphyxier.

Lors, ce jeune homme aux tels ennuis,
Lors, ce jeune homme aux tels ennuis ;
Alla décrocher une lame,
Qu'on lui avait cadeau avec l'étui !
Lame,
Fine lame,
Soyez plus droite que la femme !
Et vous, mon Dieu, pardon ! pardon !
Digue dondaine, digue dondaine,
Et vous, mon Dieu, pardon ! pardon !
Digue dondaine, digue dondon !

Quand les croqu'morts vinrent chez lui,
Quand les croq'morts vinrent chez lui ;
Ils virent qu'c'était un' belle âme,
Comme on n'en fait plus aujourd'hui
Ame
Dors, belle âme !
Quand on est mort c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondaine,
Quand on est mort c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondon !

COMPLAINTE
DE L'ÉPOUX OUTRAGÉ

— Qu'alliez-vous faire à la Mad'leine,
Corbleu, ma moitié,
Qu'alliez-vous faire à la Mad'leine ?

— J'allais prier pour qu'un fils nous vienne,
Mon Dieu, mon ami ;
J'allais prier pour qu'un fils nous vienne.

— Vous vous teniez dans un coin, debout,
Corbleu, ma moitié !
Vous vous teniez dans un coin, debout.

— Pas d'chaise économis' trois sous,
Mon Dieu, mon ami ;
Pas d'chaise économis' trois sous.

— D'un officier, j'ai vu la tournure,
Corbleu, ma moitié !
D'un officier, j'ai vu la tournure.

— C'était ce Christ grandeur nature,
Mon Dieu, mon ami ;
C'était ce Christ grandeur nature.

— Les Christs n'ont pas la croix d'honneur,
Corbleu, ma moitié !
Les Christs n'ont pas la croix d'honneur.

— C'était la plaie du calvaire, au cœur,
Mon Dieu, mon ami ;
C'était la plaie du calvaire, au cœur.

— Les Christs n'ont qu'au flanc seul la plaie,
Corbleu, ma moitié !
Les Christs n'ont qu'au flanc seul la plaie.

— C'était une goutte envolée,
Mon Dieu, mon ami
C'était une goutte envolée.

— Aux Crucifix on n' parl' jamais,
Corbleu, ma moitié !
Aux Crucifix on n' parl' jamais ?

— C'était du trop d'amour qu' j'avais,
Mon Dieu, mon ami,
C'était du trop d'amour que j'avais !

— Et moi j' te brûl'rai la cervelle,
Corbleu, ma moitié,
Et moi j' te brûl'rai la cervelle !

— Lui, il aura mon âme immortelle,
Mon Dieu, mon ami ;
Lui, il aura mon âme immortelle !

COMPLAINTE
DES DÉBATS MÉLANCOLIQUES ET LITTÉRAIRES

> On peut encore aimer, mais confier toute son âme est un bonheur qu'on ne retrouvera plus.
> CORINNE OU L'ITALIE.

Le long d'un ciel crépusculâtre,
Une cloche angéluse en paix
L'air exilescent et marâtre
Qui ne pardonnera jamais.

Paissant des débris de vaisselle,
Là-bas, au talus des remparts,
Se profile une haridelle
Convalescente ; il se fait tard.

Qui m'aima jamais ? Je m'entête
Sur ce refrain bien impuissant,
Sans songer que je suis bien bête
De me faire du mauvais sang.

Je possède un propre physique,
Un cœur d'enfant bien élevé,
Et pour un cerveau magnifique
Le mien n'est pas mal, vous savez.

Eh bien, ayant pleuré l'Histoire,
J'ai voulu vivre un brin heureux ;
C'était trop demander, faut croire ;
J'avais l'air de parler hébreux.

Ah ! tiens, mon cœur, de grâce, laisse !
Lorsque j'y songe, en vérité,
J'en ai des sueurs de faiblesse,
A choir dans la malpropreté.

Le cœur me piaffe de génie
Eperdument pourtant, mon Dieu !
Et si quelqu'une veut ma vie,
Moi je ne demande pas mieux !

Eh va, pauvre âme véhémente !
Plonge, être, en leurs Jourdains blasés,
Deux frictions de vie courante
T'auront bien vite exorcisé.

Hélas, qui peut m'en répondre !
Tenez, peut-être savez-vous
Ce que c'est qu'une âme hypocondre ?
J'en suis une dans les prix doux.

O Hélène, j'erre en ma chambre ;
Et tandis que tu prends le thé,
Là-bas, dans l'or d'un fier septembre,

Je frissonne de tous mes membres,
En m'inquiétant de ta santé.

Tandis que, d'un autre côté . . .

Berlin.

COMPLAINTE
D'UNE CONVALESCENCE EN MAI

Nous n'avons su toutes ces choses
qu'après sa mort.
VIE DE PASCAL, par Mme Perier.

Convalescent au lit, ancré de courbatures,
Je me plains aux dessins bleus de ma couverture,

Las de reconstituer dans l'art du jour baissant
Cette dame d'en face auscultant les passants :

Si la Mort, de son van, avait chosé mon être,
En serait-elle moins, ce soir, à sa fenêtre ? . . .

Oh! mort, tout mort ! au plus jamais, au vrai néant
Des nuits où piaule en longs regrets un chat-huant !

Et voilà que mon âme est tout hallucinée !
Mais s'abat, sans avoir fixé sa destinée.

Ah ! que de soirs de mai pareils à celui-ci ;
Que la vie est égale ; et le cœur endurci !

Je me sens fou d'un tas de petites misères.
Mais maintenant, je sais ce qu'il me reste à faire.

Qui m'a jamais rêvé ? Je voudrais le savoir !
Elles vous sourient avec âme, et puis bonsoir,

Ni vu ni connu. Et les voilà qui rebrodent
Le canevas ingrat de leur âme à la mode ;

Fraîches à tous, et puis reprenant leur air sec
Pour les christs déclassés et autres gens suspects

Et pourtant, le béni grand bol de lait de ferme
Que me serait un baiser sur sa bouche ferme !

Je ne veux accuser personne, bien qu'on eût
Pu, ce me semble, mon bon cœur étant connu . . .

N'est-ce pas ; nous savons ce qu'il nous reste à faire,
O Cœur d'or pétri d'aromates littéraires,

Et toi, cerveau confit dans l'alcool de l'Orgueil !
Et qu'il faut procéder d'abord par demi-deuils . . .

Primo : mes grandes angoisses métaphysiques
Sont passées à l'état de chagrins domestiques ;

Deux ou trois spleens locaux. — Ah ! pitié, voyager
Du moins, pendant un an ou deux à l'étranger . . .

Plonger mon front dans l'eau des mers, aux matinées
Torrides, m'en aller à petites journées,

Compter les clochers, puis m'asseoir, ayant très chaud,
Aveuglé des maisons peintes au lait de chaux . . .

Dans les Indes du Rêve aux pacifiques Ganges,
Que j'en ai des comptoirs, des hamacs de rechange !

— Voici l'œuf à la coque et la lampe du soir.
Convalescence bien folle, comme on peut voir.

Coblentz.

L'IMITATION
DE
NOTRE-DAME LA LUNE

SELON

Jules LAFORGUE

Ah ! quel juillet nous avons hiverné,
Per amica silentia lunæ !
Ile de la Mainau
(Lac de Constance.)

À GUSTAVE KAHN

et aussi à la mémoire
de la petite Salamnbô, prêtresse de Tanit

LITANIES
DES PREMIERS QUARTIERS DE LA LUNE

Lune bénie
Des insomnies,

Blanc médaillon
Des Endymions,

Astre fossile
Que tout exile,

Jaloux tombeau
De Salammbô,

Embarcadère
Des grands Mystères,

Madone et miss
Diane-Artémis,

Sainte-Vigie
De nos orgies,

Jettatura
Des baccarats,

Dame très lasse
De nos terrasses,

Philtre attisant
Les vers-luisants,

Rosace et dôme
Des derniers psaumes,

Bel œil-de-chat
De nos rachats,

Sois l'ambulance
De nos croyances !

Sois l'édredon
Du Grand-Pardon !

CLAIR DE LUNE

Penser qu'on vivra jamais dans cet astre,
Parfois me flanque un coup dans l'épigastre.

Ah! ! tout pour toi, Lune, quand tu t'avances
Aux soirs d'août par les féeries du silence !

Et quand tu roules, démâtée, au large
A travers les brisants noirs des nuages !

Oh ! monter, perdu, m'étancher à même
Ta vasque de béatifiants baptêmes !

Astre atteint de cécité, fatal phare
Des vols migrateurs des plaintifs Icares !

Oeil stérile comme le suicide,
Nous sommes le congrès des las, préside ;

Crâne glacé, raille les calvities
De nos incurables bureaucraties ;

O pilule des léthargies finales,
Infuse-toi dans nos durs encéphales !

O Diane à la chlamyde très dorique,
L'Amour cuve, prend ton carquois et pique,

Ah! d'un trait inoculant l'être aptère,
Les cœurs de bonne volonté sur terre !

Astre lavé par d'inouïs déluges,
Qu'un de tes chastes rayons fébrifuges,

Ce soir, pour inonder mes draps, dévie,
Que je m'y lave les mains de la vie !

CLIMAT, FAUNE ET FLORE DE LA LUNE

Des nuits, ô Lune d'Immaculée-Conception,
Moi, vermine des nébuleuses d'occasion,
J'aime, du frais des toits de notre Babylone,
Concevoir ton climat et ta flore et ta faune.

Ne sachant qu'inventer pour t'offrir mes ennuis,
O Radeau du Nihil aux quais seuls de nos nuits !

Ton atmosphère est fixe, et tu rêves, figée
En climats de silence, écho de l'hypogée
D'un ciel atone où nul nuage ne s'endort
Par des vents chuchotant tout au plus qu'on est mort ?
Des montagnes de nacre et des golfes d'ivoire
Se renvoient leurs parois de mystiques ciboires,

En anses où, sur maint pilotis, d'un air lent,
Des Sirènes font leurs nattes, lèchent leurs flancs,
Blêmes d'avoir gorgé de lunaires luxures
Là-bas, ces gais dauphins aux geysers de mercure.

Oui, c'est l'automne incantatoire et permanent
Sans thermomètre, embaumant mers et continents,
Etangs aveugles, lacs ophtalmiques, fontaines
De Léthé, cendres d'air, déserts de porcelaine,
Oasis, solfatares, cratères éteints,
Arctiques sierras, cataractes l'air en zinc,
Hauts-plateaux crayeux, carrières abandonnées,
Nécropoles moins vieilles que leurs graminées,

Et des dolmens par caravanes, — et tout très
Ravi d'avoir fait son temps, de rêver au frais.

Salut, lointains crapauds ridés, en sentinelles
Sur les pics, claquant des dents à ces tourterelles
Jeunes qu'intriguent vos airs ! Salut, cétacés
Lumineux ! et vous, beaux comme des cuirassés,
Cygnes d'antan, nobles témoins de cataclysmes ;
Et vous paons blancs cabrés en aurores de prismes ;
Et vous, Fœtus voûtés, glabres contemporains
Des Sphinx brouteurs d'ennuis aux moustaches d'airain,
Qui, dans le clapotis des grottes basaltiques,
Ruminez l'Enfin ! comme une immortelle chique !

Oui, rennes aux andouillers de cristal ; ours blancs
Graves comme des Mages, vous déambulant,
Les bras en croix vers les miels du divin silence !
Porcs-épics fourbissant sans but vos blêmes lances ;
Oui, papillons aux reins pavoisés de joyaux
Ouvrant vos ailes à deux battants d'in-folios ;
Oui, gélatines d'hippopotames en pâles
Flottaisons de troupeaux éclaireurs d'encéphales ;
Pythons en intestins de cerveaux morts d'abstrait,
Bancs d'éléphas moisis qu'un souffle effriterait !

Et vous, fleurs fixes ! mandragores à visages,
Cactus obéliscals aux fruits en sarcophages,
Forêts de cierges massifs, parcs de polypiers,
Palmiers de corail blanc aux résines d'acier !
Lys marmoréens à sourires hystériques,
Qui vous mettez à débiter d'albes musiques
Tous les cent ans, quand vous allez avoir du lait !
Champignons aménagés comme des palais !

O Fixe ! on ne sait plus à qui donner la palme
Du lunaire ; et surtout quelle leçon de calme !
Tout a l'air émané d'un même acte de foi
Au Néant Quotidien sans comment ni pourquoi !
Et rien ne fait de l'ombre, et ne se désagrège ;
Ne naît, ni ne mûrit ; tout vit d'un Sortilège

Sans foyer qui n'induit guère à se mettre en frais
Que pour des amours blancs, lunaires et distraits . . .

Non, l'on finirait par en avoir mal de tête,
Avec le rire idiot des marbres Egynètes
Pour jamais tant tout ça stagne en un miroir mort !
Et l'on oublierait vite comment on en sort.

Et pourtant, ah ! c'est là qu'on en revient encore
Et toujours, quand on a compris le Madrépore.

PIERROTS

I

C'est, sur un cou qui, raide, émerge
D'une fraise empesée *idem,*
Une face imberbe au cold-cream,
Un air d'hydrocéphale asperge.

Les yeux sont noyés de l'opium
De l'indulgence universelle,
La bouche clownesque ensorcèle
Comme un singulier géranium.

Bouche qui va du trou sans bonde
Glacialement désopilé,
Au transcendant en-allé
Du souris vain de la Joconde.

Campant leur cône enfariné
Sur le noir serre-tête en soie,
Ils font rire leur patte d'oie
En froncent en trèfle leur nez.

Ils ont comme chaton de bague
Le scarabée égyptien,
A leur boutonnière fait bien
Le pissenlit des terrains vagues.

Ils vont, se sustentant d'azur,
Et parfois aussi de légumes,
De riz plus blanc que leur costume,
De mandarines et d'œufs durs.

Ils sont de la secte du Blême,
Ils n'ont rien à voir avec Dieu,
Et sifflent : « Tout est pour le mieux
« Dans la meilleur' des mi-carême ! »

Blancs enfants de chœur de la Lune,
Et lunologues éminents,
Leur Eglise ouvre à tout venant,
Claire d'ailleurs comme pas une.

Ils disent, d'un œil faisandé,
Les manches très sacerdotales,
Que ce bas monde de scandale
N'est qu'un des mille coups de dé

Du jeu que l'Idée et l'Amour,
Afin sans doute de connaître
Aussi leur propre raison d'être,
Ont jugé bon de mettre au jour.

Que nul d'ailleurs ne vaut le nôtre,
Qu'il faut pas le traiter d'hôtel
Garni vers un plus immortel,
Car nous sommes faits l'un pour l'autre ;

Qu'enfin, et rien de moins subtil,
Ces gratuites antinomies
Au fond ne nous regardant mie,
L'art de tout est l'*Ainsi soit-il ;*

Et que, chers frères, le beau rôle
Est de vivre de but en blanc
Et, dût-on se battre les flancs,
De hausser à tout les épaules.

PIERROTS

(On a des principes)

Elle disait, de son air vain fondamental :
« Je t'aime pour toi seul ! » — Oh ! là, là, grêle histoire ;
Oui, comme l'art ! Du calme, ô salaire illusoire
Du capitaliste Idéal !

Elle faisait : « J'attends, me voici, je sais pas » . . .
Le regard pris de ces larges candeurs des lunes ;
— Oh ! là, là, ce n'est pas peut-être pour des prunes,
Qu'on a fait ses classes ici-bas ?

Mais voici qu'un beau soir, infortunée à point,
Elle meurt ! — Oh ! là, là ; bon, changement de thème !
On sait que tu dois ressusciter le troisième
Jour, sinon en personne, du moins

Dans l'odeur, les verdures, les eaux des beaux mois !
Et tu iras, levant encore plus de dupes
Vers le Zaïmph de la Joconde, vers la Jupe !
Il se pourra même que j'en sois.

LOCUTIONS DES PIERROTS

Les mares de vos yeux aux joncs de cils,
O vaillante oisive femme,
Quand donc me renverront-ils
La Lune-levante de ma belle âme ?

Voilà tantôt une heure qu'en langueur
Mon cœur si simple s'abreuve
De vos vilaines rigueurs,
Avec le regard bon d'un terre-neuve.

Ah! madame, ce n'est vraiment pas bien,
Quand on n'est pas la Joconde,
D'en adopter le maintien
Pour induire en spleens tout bleus le pauv' monde ;

Ah ! tout le long du cœur
Un vieil ennui m'effleure . . .
M'est avis qu'il est l'heure
De renaître moqueur.

Eh bien ? je t'ai blessée ?
Ai-je eu le sanglot faux,
Que tu prends cet air sot
De *La Cruche cassée ?*

Tout divague d'amour ;
Tout, du cèdre à l'hysope,
Sirote ta syncope ;
J'ai fait un joli four.

Ton geste,
Houri,
M'a l'air d'un *memento mori*
Qui signifie au fond : va, reste . . .

Mais, je te dirai ce que c'est,
Et pourquoi je pars, foi d'honnête
Poète
Français.

Ton cœur a la conscience nette,
Le mien n'est qu'un individu
Perdu
De dettes.

Que loin l'âme type
Qui m'a dit adieu
Parce que mes yeux
Manquaient de principes !

Elle, en ce moment,
Elle, si pain tendre,
Oh ! peut-être engendre
Quelque garnement.

Car on l'a unie
Avec un monsieur,
Ce qu'il y a de mieux,
Mais pauvre en génie.

Encore un livre ; ô nostalgies
Loin de ces très goujates gens,
Loin des saluts et des argents,
Loin de nos phraseologies !

Encore un de mes pierrots mort ;
Mort d'un chronique orphelinisme ;
C'était un cœur plein de dandysme
Lunaire, en un drôle de corps.

Les dieux s'en vont ; plus que des hures ;
Ah ! ça devient tous les jours pis ;
J'ai fait mon temps, je déguerpis
Vers l'Inclusive Sinécure !

Eh bien, oui, je l'ai chagrinée,
Tout le long, le long de l'année ;
Mais quoi ! s'en est-elle étonnée ?

Absolus, drapés de layettes,
Aux lunes de miel de l'Hymette,
Nous avions par trop l'air vignette !

Ma vitre pleure, adieu ! l'on bâille
Vers les ciels couleur de limaille
Où la Lune a ses funérailles.

Je ne veux accuser nul être,
Bien qu'au fond tout m'ait pris en traître.
Ah ! paître, sans but là-bas ! paître . . .

Je ne suis qu'un viveur lunaire
Qui fait des ronds dans les bassins,
Et cela, sans autre dessein
Que devenir un légendaire.

Retroussant d'un air de défi
Mes manches de mandarin pâle,
J'arrondis ma bouche et — j'exhale
Des conseils doux de Crucifix.

Ah ! oui, devenir légendaire,
Au seuil des siècles charlatans !
Mais où sont les Lunes d'antan ?
Et que Dieu n'est-il à refaire ?

DIALOGUE
AVANT LE LEVER DE LA LUNE

— Je veux bien vivre ; mais vraiment,
L'Idéal est trop élastique !

— C'est l'Idéal, son nom l'implique,
Hors son non-sens, le verbe ment.

— Mais tout est conteste ; les livres
S'accouchent, s'entretuent sans lois !

— Certes ! l'Absolu perd ses droits,
Là, où le Vrai consiste à vivre.

— Et, si j'amène pavillon
Et repasse au Néant ma charge ?

— L'Infini, qui souffle du large,
Dit : « Pas de bêtises, voyons ! »

— Ces chantiers du Possible ululent
A l'Inconcevable, pourtant !

— Un degré, comme il en est tant
Entre l'aube et le crépuscule.

— Etre actuel, est-ce, du moins,
Etre adéquat à Quelque Chose ?

— Conséquemment, comme la rose
Est nécessaire à ses besoins.

— Façon de dire peu commune
Que Tout est cercles vicieux ?

— Vicieux, mais Tout !
— J'aime mieux
Donc m'en aller selon la Lune.

PETITS MYSTÈRES

Chut ! Oh ! ce soir, comme elle est près !
Vrai, je ne sais ce qu'elle pense,
Me ferait-elle des avances ?
Est-ce là le rayon qui fiance
Nos cœurs humains à son cœur frais ?

Par quels ennuis kilométriques
Mener ma silhouette encor,
Avant de prendre mon essor
Pour arrimer, veuf de tout corps,
A ses dortoirs madréporiques.

Mets de la Lune dans ton vin,
M'a dit sa moue cadenassée ;
Je ne bois que de l'eau glacée,
Et de sa seule panacée
Mes tissus qui stagnent ont faim.

Lune, consomme mon baptême,
Lave mes yeux de ton linceul ;
Qu'aux hommes, je sois ton filleul ;
Et pour nos compagnes, le seul
Qui les délivre d'elles-mêmes.

Lune, mise au ban du Progrès
Des populaces des Etoiles.
Volatise-moi les moelles,
Que je t'arrive à pleines voiles,
Dolmen, Cyprès, Amen, au frais !

NUITAMMENT

O Lune, coule dans mes veines
Et que je me soutienne à peine,

Et croie t'aplatir sur mon cœur !
Mais, elle est pâle à faire peur !

Et montre par son teint, sa mise,
Combien elle en a vu de grises !

Et ramène, se sentant mal,
Son cachemire sidéral,

Errante Delos, nécropole,
Je veux que tu fasses école ;

Je te promets en ex-voto
Les Putiphars de mes manteaux !

Et tiens, adieu ; je rentre en ville
Mettre en train deux ou trois idylles,

En m'annonçant par un Péan
D'épithalame à ton Néant.

ÉTATS

Ah ! ce soir, j'ai le cœur mal, le cœur à la Lune.
O Nappes du silence, étalez vos lagunes ;
O toits, terrasses, bassins, colliers dénoués
De perles, tombes, lys, chats en peine, louez
La Lune, notre Maîtresse à tous, dans sa gloire ;
Elle est l'Hostie ! et le silence est son ciboire !
Ah! qu'il fait bon, oh ! bel et bon, dans le halo
De deuil de ce diamant de la plus belle eau !
O Lune, vous allez me trouver romanesque,
Mais voyons, oh ! seulement de temps en temps est-c'que
Ce serait fol à moi de me dire, entre nous,
Ton Christophe Colomb, ô Colombe, à genoux ?
Allons, n'en parlons plus ; et déroulons l'office
Des minuits, confits dans l'alcool de tes délices.

Ralentendo vers nous, ô dolente Cité,
Cellule en fibroïne aux organes ratés !
Rappelle-toi les centaures, les villes mortes,
Palmyre, et les sphinx camards des Thèbe aux cent portes ;
Et quelle Gomorrhe a sous ton lac de Léthé
Ses catacombes vers la stérile Astarté !
Et combien l'homme, avec ses relatifs : « Je t'aime »,
Est trop anthropomorphe au delà de lui-même,
Et ne sait que vivoter comm' ça des bonjours
Aux bonsoirs tout en s'arrangeant avec l'Amour.
— Ah ! Je vous disais donc, et cent fois plutôt qu'une
Que j'avais le cœur mal, le cœur bien à la Lune.

AVIS, JE VOUS PRIE

Hélas ! des Lunes, des Lunes,
Sur un petit air en bonne fortune . . .
Hélas ! de choses en choses
Sur la criarde corde des virtuoses ! . . .

Hélas ! agacer d'un lys
La violette d'Isis ! . . .
Hélas ! m'esquinter, sans trêve, encore,
Mon encéphale anomaliflore
En floraison de chair par guirlandes d'ennuis ! . . .
O Mort, et puis ?

Mais ! j'ai peur de la vie
Comme d'un mariage !
Oh ! vrai, je n'ai pas l'âge
Pour ce beau mariage ! . . .

Oh ! j'ai été frappé de CETTE VIE A MOI,
L'autre dimanche, m'en allant par une plaine !
Oh ! laissez-moi seulement reprendre haleine,
Et vous aurez un livre enfin de bonne foi.

En attendant, ayez pitié de ma misère !
Que je vous sois à tous un être bienvenu !
Et que je sois absous pour mon âme sincère,
Comme le fut Phryné pour son sincère nu.

I have not art to reckon my groans thine evermore,
Most dear lady, whilst this machine is to him.
J. L.

OPHELIA : He took me by the wrist, and held me hard ;
Then goes he to the length of all his arm,
And, with his other hand thus o'er his brow,
He falls to such perusal of my face,
As he would draw it. Long stay'd he so :
At last, — a little shaking of mine arm,
And thrice his head thus waving up and down,
He rais'd a sight so piteous and profound,
That it did seem to shatter all his bulk,
And end his being. That done he lets me go,
And with his head over his shoulder turn'd
He seem'd to find his way without his eyes ;
For out o'doors he went without their help,
And to the last bended their light on me.

POLONIUS : This is the very ecstasy of love.

L'HIVER QUI VIENT

Blocus sentimental ! Messageries du Levant ! . . .
Oh, tombée de la pluie ! Oh ! tombée de la nuit,
Oh ! le vent ! . . .
La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,
Oh, dans les bruines, toutes mes cheminées ! . . .
D'usines . . .

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés ;
Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,
Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,
Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine ! . . .
Ah ! nuées accourues des côtes de la Manche,
Vous nous avez gâté notre dernier dimanche.

Il bruine ;
Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignées
Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.
Soleils plénipotentiaires des travaux en blonds Pactoles
Des spectacles agricoles,
Où êtes-vous ensevelis ?
Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau,
Gît sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau.
Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet
Sur une litière de jaunes genêts,
De jaunes genêts d'automne,
Et les cors lui sonnent !
Qu'il revienne . . .
Qu'il revienne à lui !
Taïaut ! Taïaut ! et hallali !
O triste antienne, as-tu fini ! . . .
Et font les fous ! . . .
Et il gît là, comme une glande arrachée dans un cou,
Et il frissonne, sans personne ! . . .

Allons, allons, et hallali !
C'est l'Hiver bien connu qui s'amène ;
Oh ! les tournants des grandes routes,
Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine ! . . .
Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois,
Montant en don quichottesques rails
Vers les patrouilles des nuées en déroute
Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails ! . . .
Accélérons, accélérons, c'est la saison bien connue, cette fois.

Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !
O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !
Mon cœur et mon sommeil : ô échos des cognées ! . . .

Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles vertes,
Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles mortes ;
Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte
Vers les étangs par ribambelles,
Ou pour le feu du garde-chasse,
Ou les sommiers des ambulances
Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,
La rouille ronge en leurs spleens kilométriques
Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques ! . . .
Mélancoliques ! . . .
S'en vont, changeant de ton,
Changeant de ton et de musique,
Ton ton, ton taine, ton ton !
Les cors, les cors, les cors ! . . .
S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis quitter ce ton : que d'échos ! . . .

C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges ! . . .
Voici venir les pluies d'une patience d'ange,
Adieu vendanges, et adieu tous les paniers,
Tous les paniers Watteau des bourrés sous les maronniers,
C'est la toux dans les dortoirs du lycée qui rentre,
C'est la tisane sans le foyer,
La phtisie pulmonaire attristant le quartier,
Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,
Rideaux écartés du haut des balcons des grèves
Devant l'océan de toitures des faubourgs,
Lampes, estampes, thé, petits-fours,
Serez-vous pas mes seules amours ! . . .
(Oh ! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos,
Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire
Des statistiques sanitaires
Dans les journaux ?)

Non, non ! c'est la saison et la planète falote !
Que l'autan, que l'autan
Effiloche les savates que le Temps se tricote !
C'est la saison, oh déchirements ! c'est la saison !
Tous les ans, tous les ans,
J'essaierai en chœur d'en donner la note.

LE MYSTÈRE DES TROIS CORS

Un cor dans la plaine
Souffle à perdre haleine,
Un autre, du fond des bois,
Lui répond ;
L'un chante ton taine
Aux forêts prochaines ;
Et l'autre ton ton
Aux échos des monts.

Celui de la plaine
Sent gonfler ses veines,
Ses veines du front ;
Celui du bocage,
En vérité, ménage
Ses jolis poumons.

— Où donc tu te caches,
Mon beau cor de chasse ?
Que tu es méchant !

— Je cherche ma belle,
Là-bas, qui m'appelle
Pour voir le Soleil couchant.

— Taïaut ! Taïaut ! Je t'aime !
Hallali ! Roncevaux !

— Etre aimé est bien doux ;
Mais, le Soleil qui se meurt, avant tout !

Le soleil dépose sa pontificale étole,
Lâche les écluses du Grand-Collecteur
En mille Pactoles
Que les plus artistes
De nos liquoristes
Attisent de cent fioles de vitriol oriental ! . . .
Le sanglant étang, aussitôt s'étend, aussitôt s'étale,
Noyant les cavales du quadrige
Qui se cabre, et qui patauge, et puis se fige
Dans ces déluges de bengale et d'alcool !

Mais les plus durs sables et les cendres de l'horizon
Ont vite bu cet étalage des poisons.

Ton ton ton taine, les gloires ! . . .

Et les cors consternés
Se retrouvent nez à nez ;

Ils sont trois ;
Le vent se lève, il commence à faire froid

Ton ton ton taine, les gloires ! . . .

— « Bras dessus, bras dessous,
« Avant de rentrer chacun chez nous,
« Si nous allions boire
« Un coup ? »

Pauvres cors ! pauvres cors !
Comme ils dirent cela avec un rire amer !
(Je les entends encor.)

Le lendemain, l'hôtesse du *Grand-Saint-Hubert*
Les trouva tous trois morts.

On fut quérir les autorités
De la localité,

Qui dressèrent procès-verbal
De ce mystère très immoral.

DIMANCHES

C'est l'automne, l'automne, l'automne,
Le grand vent et toute sa séquelle
De représailles ! et de musiques ! . . .
Rideaux tirés, clôture annuelle,
Chute des feuilles, des Antogones, des Philomèles :
Mon fossoyeur, *Alas poor Yorick !*
Les remue à la pelle ! . . .

Vivent l'amour et les feux de paille ! . . .

Les Jeunes Filles inviolables et frêles
Descendent vers la petite chapelle
Dont les chimériques cloches
Du joli, joli dimanche
Hygiéniquement et élégamment les appellent.

Comme tout se fait propre autour d'elles !
Comme tout en est dimanche !

Comme on se fait dur et boudeur à leur approche ! . . .

Ah ! moi, je demeure l'Ours Blanc !
Je suis venu par ces banquises
Plus pures que les communiantes en blanc . . .
Moi, je ne vais pas à l'église,
Moi je suis le Grand Chancelier de l'Analyse,
Qu'on se le dise.

Pourtant ! pourtant ! Qu'est-ce que c'est que cette anémie ?
Voyons, confiez vos chagrins à votre vieil ami . . .

Vraiment ! Vraiment !
Ah ! Je me tourne vers la mer, les éléments
Et tout ce qui n'a plus que les noirs grognements !

Oh, que c'est sacré !
Et qu'il y faut de grandes veillées !

Pauvre, pauvre, sous couleur d'attraits ! . . .

Et nous, et nous,
Ivres, ivres, avant qu'émerveillés . . .
Qu'émerveillés et à genoux ! . . .

Et voyez comme on tremble,
Au premier grand soir
Que tout pousse au désespoir
D'en mourir ensemble !

O merveille qu'on n'a su que cacher !
Si pauvre et si brûlante et si martyre !
Et qu'on n'ose toucher
Qu'à l'aveugle, en divin délire !

O merveille.
Reste cachée, idéale violette,
L'Univers te veille,
Les générations de planètes te tettent,
De funérailles en relevailles ! . . .

Oh, que c'est plus haut
Que ce Dieu et que la Pensée !
Et rien qu'avec ces chers yeux en haut,
Tout inconscients et couleur de pensée !

Si frêle, si frêle !
Et tout le mortel foyer
Tout, tout ce foyer en elle ! . . .

Oh, pardonnez-lui si, malgré elle,
Et cela tant lui sied,
Parfois ses prunelles clignent un peu
Pour vous demander un peu
De vous apitoyer un peu !

O frêle, frêle, et toujours prête
Pour ces messes dont on a fait un jeu,
Penche, penche ta chère tête, va,
Regarde les grappes des premiers lilas,
Il ne s'agit pas de conquêtes, avec moi,
Mais d'au-delà !

Oh ! puissions-nous quitter la vie
Ensemble dès cette Grand'Messe,
Ecœurés de notre espèce
Qui bâille assouvie
Dès le parvis !

SOLO DE LUNE

Je fume, étalé face au ciel,
Sur l'impériale de la diligence,
Ma carcasse est cahotée, mon âme danse
Comme un Ariel ;
Sans miel, sans fiel, ma belle âme danse,
O routes, coteaux, ô fumées, ô vallons,
Ma belle âme, ah ! récapitulons.

Nous nous aimions comme deux fous,
On s'est quitté sans en parler,
Un spleen me tenait exilé,
Et ce spleen me venait de tout. Bon.

Ses yeux disaient : Comprenez-vous ?
« Pourquoi ne comprenez-vous pas ? »
Mais nul n'a voulu faire le premier pas,
Voulant trop tomber *ensemble* à genoux.
(Comprenez-vous ?)

Où est-elle à cette heure ?
Peut-être qu'elle pleure . . .
Où est-elle à cette heure ?
Oh ! du moins, soigne-toi, je t'en conjure !

O fraîcheur des bois le long de la route,
O châle de mélancolie, toute âme est un peu aux écoutes,
Que ma vie
Fait envie !
Cette impériale de diligence tient de la magie.

Accumulons l'irréparable !
Renchérissons sur notre sort !
Les étoiles sont plus nombreuses que le sable
Des mers où d'autres ont vu se baigner son corps ;
Tout n'en va pas moins à la Mort.
Y a pas de port.

Des ans vont passer là-dessus,
On s'endurcira chacun pour soi,
Et bien souvent et déjà je m'y vois,
On se dira : « Si j'avais su . . . »
Mais mariés de même ne se fût-on pas dit :
« Si j'avais su, si j'avais su ! . . . » ?
Ah ! rendez-vous maudit !
Ah ! mon cœur sans issue ! . . .
Je me suis mal conduit.

Maniaques de bonheur,
Donc que ferons-nous ? Moi de mon âme.
Elle de sa faillible jeunesse ?
O vieillissante pécheresse,
Oh ! que de soirs je vais me rendre infâme
En ton honneur !

Ses yeux clignaient : « Comprenez-vous ?
« Pourquoi ne comprenez-vous pas ? »
Mais nul n'a fait le premier pas
Pour tomber ensemble à genoux. Ah !

La Lune se lève,
O route en grand rêve ! . . .

On a dépassé les filatures, les scieries,
Plus que les bornes kilométriques,
De petits nuages d'un rose de confiserie,
Cependant qu'un fin croissant de lune se lève,
O route de rêve, ô nulle musique . . .
Dans ces bois de pins où depuis
Le commencement du monde
Il fait toujours nuit,
Que de chambres propres et profondes !
Oh ! pour un soir d'enlèvement !
Et je les peuple et je m'y vois,
Et c'est un beau couple d'amants,
Qui gesticulent hors la loi.

Et je passe et les abandonne,
Et me recouche face au ciel.
La route tourne, je suis Ariel,
Nul ne m'attend, je ne vais chez personne.
Je n'ai que l'amitié des chambres d'hôtel.

La lune se lève,
O route en grand rêve,
O route sans terme,
Voici le relais,
Où l'on allume les lanternes,

Où l'on boit un verre de lait,
Et fouette postillon,
Dans le chant des grillons,
Sous les étoiles de juillet.

O clair de Lune,
Noce de feux de Bangale noyant mon infortune,
Les ombres des peupliers sur la route . . .
Le gave qui s'écoute . . .
Qui s'écoute chanter . . .
Dans ces inondations du fleuve du Léthé . . .

O Solo de Lune,
Vous défiez ma plume.
Oh ! cette nuit sur la route ;
O Etoiles, vous êtes à faire peur,
Vous y êtes toutes ! toutes !
O fugacité de cette heure . . .
Oh ! qu'il y eût moyen
De m'en garder l'âme pour l'automne qui vient ! . . .

Voici qu'il fait très, très frais,
Oh ! si à la même heure,
Elle va de même le long des forêts,

Noyer son infortune
Dans les noces du clair de lune ! . . .
(Elle aime tant errer tard !)
Elle aura oublié son foulard,
Elle va prendre mal, vu la beauté de l'heure !
Oh ! soigne-toi, je t'en conjure !
Oh ! je ne veux plus entendre cette toux !

Ah ! que ne suis-je tombé à tes genoux !
Ah ! que n'as-tu défailli à mes genoux !
J'eusse été le modèle des époux !
Comme le frou-frou de ta robe est le modèle des frou-frou.

Oh ! qu'une, d'Elle-même, un beau soir, sût venir
Ne voyant plus que boire à mes lèvres, ou mourir ! . . .

Oh ! Baptême !
Oh ! baptême de ma Raison d'être !
Faire naître un « Je t'aime ! »
Et qu'il vienne à travers les hommes et les dieux,
Sous ma fenêtre,
Baissant les yeux !

Qu'il vienne, comme à l'aimant la foudre,
Et dans mon ciel d'orage qui craque et qui s'ouvre,
Et alors, les averses lustrales jusqu'au matin,
Le grand clapissement des averses toute la nuit ! Enfin
Qu'elle vienne ! et, baissant les yeux
Et s'essuyant les pieds
Au seuil de notre église, ô mes aïeux
Ministres de la Pitié,
Elle dise :

« Pour moi, tu n'es pas comme les autres hommes,
« Ils sont ces messieurs, toi tu viens des cieux.
« Ta bouche me fait baisser les yeux
« Et ton port me transporte
« Et je m'en découvre des trésors !
« Et je sais parfaitement que ma destinée se borne
« (Oh ! j'y suis déjà bien habituée !)
« A te suivre jusqu'à ce que tu te retournes,
« Et alors t'exprimer comment tu es !

« Vraiment je ne songe pas au reste ; j'attendrai
« Dans l'attendrissement de ma vie faite exprès.

« Que je te dise seulement que depuis des nuits je pleure,
« Et que mes sœurs ont bien peur que je n'en meure.

« Je pleure dans les coins, je n'ai plus goût à rien ;
« Oh, j'ai tant pleuré dimanche dans mon paroissien !

« Tu me demandes pourquoi toi et non un autre.
« Ah, laisse, c'est bien toi et non un autre.

« J'en suis sûre comme du vide insensé de mon cœur
« Et comme de votre air mortellement moqueur. »

Ainsi, elle viendrait, évadée, demi-morte,
Se rouler sur le paillasson que j'ai mis à cet effet devant
[ma porte.
Ainsi, elle viendrait à Moi avec des yeux absolument fous,
Et elle me suivrait avec ces yeux-là partout, partout !

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

Jules Laforgue cessa de travailler à *Des fleurs de bonne volonté* en 1886. A cette époque, bien que la rédaction n'en fût pas définitive, il eut l'intention de les publier chez l'éditeur Léon Vanier. Abandonnant ce projet, il sacrifia son livre, qu'il ne considéra plus que comme un répertoire pour des poèmes nouveaux. Çà et là, et abondamment, il y prit des idées, des images et des vers qui, associés à des éléments originaux, formèrent *le Concile Féerique* et les *Derniers Vers*. On trouvera ici quelques-uns des poèmes des *Fleurs de Bonne Volonté,* que l'auteur n'a pas eu le temps de transformer tous.

AVERTISSEMENT

Mon père (un dur par timidité)
Est mort avec un profil sévère ;
J'avais presque pas connu ma mère,
Et donc vers vingt ans je suis resté.

Alors, j'ai fait d'la littérature,
Mais le Démon de la Vérité
Sifflotait tout l'temps à mes côtés :
« Pauvre ! as-tu fini tes écritures . . . »

Or, pas le cœur de me marier,
Etant, moi, au fond, trop méprisable !
Et elles, pas assez intraitables ! !
Mais tout l'temps là à s'extasier ! . . .

C'est pourquoi je vivotte, vivotte,
Bonne girouette aux trent'-six saisons,
Trop nombreux pour dire oui ou non . . .
— Jeunes gens ! que je vous serv' d'Ilote !

Copenhague, Elseneur,
1er janvier 1886.

FIGUREZ-VOUS UN PEU

Oh ! qu'une, d'Elle-même, un beau soir, sût venir,
Ne voyant que boire à Mes Lèvres ! ou mourir . . .

Je m'enlève rien que d'y penser ! Quel baptême
De gloire intrinsèque, attirant un « Je vous aime » !

(L'attirer à travers la société, de loin,
Comme l'aimant la foudre ; un', deux ! ni plus, ni moins.

Je t'aime ! comprend-on ? Pour moi tu n'es pas comme
Les autres ; jusqu'ici c'étaient des messieurs, l'Homme . . .

Ta bouche me fait baisser les yeux ! et ton port
Me transporte ! (et je m'en découvre des trésors . . .)

Et c'est ma destinée incurable et dernière
D'épier un battement *à moi* de tes paupières !

Oh ! je ne songe pas au reste ! J'attendrai,
Dans la simplicité de ma vie faite exprès . . .

Te dirai-je au moins que depuis des nuits je pleure,
Et que mes parents ont bien peur que je n'en meure ? . . .

Je pleure dans des coins ; je n'ai plus goût à rien ;
Oh ! j'ai tant pleuré, dimanche, en mon paroissien !

Tu me demandes pourquoi Toi ? et non un autre . . .
Je ne sais ; mais c'est bien Toi, et point un autre !

J'en suis sûre comme du vide de mon cœur,
Et . . . comme de votre air mortellement moqueur . . .

— Ainsi, elle viendrait, évadée, demi morte,
Se rouler sur le paillasson qu'est à ma porte !

Ainsi, elle viendrait à Moi ! les yeux bien fous
Et elle me suivrait avec cet air partout !

RIGUEURS À NULLE AUTRE PAREILLES

Dans un album,
Mourait fossile
Un géranium
Cueilli aux Iles.

Un fin Jongleur
En vieil ivoire
Raillait la fleur
Et ses histoires . . .

— « Un requiem ! »
Demandait-elle.
— « Vous n'aurez rien,
« Mademoiselle ! »

DIMANCHES

Oh ! ce piano, ce cher piano,
Qui jamais, jamais ne s'arrête,
Oh ! ce piano qui geint là-haut
Et qui s'entête sur ma tête !

Ce sont de sinistres polkas,
Et des romances pour concierge,
Des exercices délicats,
Et *La Prière d'une vierge !*

Fuir ? où aller, par ce printemps ?
Dehors, dimanche, rien à faire . . .
Et rien à fair' non plus dedans . . .
Oh ! rien à faire sur la Terre ! . . .

Ohé, jeune fille au piano !
Je sais que vous n'avez point d'âme !
Puis pas donner dans le panneau
De la nostalgie de vos gammes . . .

Fatals bouquets du Souvenir,
Folles légendes décaties,
Assez ! assez ! vous vois venir,
Et mon âme est bientôt partie . . .

Vrai, un Dimanche sous ciel gris,
Et je ne fais plus rien qui vaille,
Et le moindre orgu' de Barbari
(Le pauvre !) m'empoigne aux entrailles !

Et alors, je me sens trop fou !
Marié, je tuerais la bouche
De ma mie ! et, à deux genoux,
Je lui dirais ces mots bien louches :

« Mon cœur est trop, ah trop central !
« Et toi, tu n'es que chair humaine ;
« Tu ne vas donc pas trouver mal
« Que je te fasse de la peine !

DIMANCHES

HAMLET : Have you a daughter ?
POLONIUS : I have, my lord.
HAMLET : Let her not walk i' the sun : conception is a blessing ; but not as your daughter may conceive.

Le ciel pleut sans but, sans que rien l'émeuve,
Il pleut, il pleut, bergère ! sur le fleuve . . .

Le fleuve a son repos dominical ;
Pas un chaland, en amont, en aval.

Les Vêpres carillonnent sur la ville,
Les berges sont désertes, sans idylles.

Passe un pensionnat (ô pauvres chairs !)
Plusieurs ont déjà leurs manchons d'hiver.

Une qui n'a ni manchon, ni fourrures
Fait, tout en gris, une pauvre figure.

Et la voilà qui s'échappe des rangs,
Et court, ô mon Dieu, qu'est-ce qu'il lui prend ?

Et elle va se jeter dans le fleuve.
Pas un batelier, pas un chien Terr'-Neuve.

Le crépuscule vient, le petit port
Allume ses feux. (Ah ! connu, l'décor !)

La pluie continue à mouiller le fleuve,
Le ciel pleut sans but, sans que rien l'émeuve.

ALBUMS

On m'a dit la vie au Far-West et les Prairies,
Et mon sang a gémi : « Que voilà ma patrie ! . . . »
Déclassé du vieux monde, être sans foi ni loi,
Desperado ! là-bas, là-bas, je serai roi ! . . .
Oh là-bas, m'y scalper de mon cerveau d'Europe !
Piaffer, redevenir une vierge antilope,
Sans littérature, un gars de proie, citoyen
Du hasard et sifflant l'argot californien !
Un colon vague et pur, éleveur, architecte,
Chasseur, pêcheur, joueur, au-dessus des Pandectes !
Entre la mer, et les Etats Mormons ! Des venaisons
Et du whisky ! vêtu de cuir, et le gazon
Des prairies pour lui, et des ciels des premiers âges
Riches comme des corbeilles de mariage ! . . .
Et puis quoi ? De bivouac en bivouac, et la Loi
De Lynch ; et aujourd'hui des diamants bruts aux doigts,

Et ce soir nuit de jeu, et demain la refuite
Par la Prairie et vers la folie des pépites ! . . .
Et, devenu vieux, la ferme au soleil levant,
Une vache laitière et des petits-enfants . . .
Et, comme je dessine au besoin, à l'entrée
Je mettrais : « Tatoueur des bras de la contrée ! »

Et voilà. Et puis, si mon grand cœur de Paris
Me revenait, chantant : « Oh ! pas encore guéri !
« Et ta postérité, pas pour longtemps coureuse ! . . . »
Et si ton vol, Condor des Montagnes-Rocheuses,
Me montrait l'Infini ennemi du comfort,
Eh bien, j'inventerais un culte d'Age d'or,
Un code social, empirique et mystique,
Pour des Peuples Pasteurs modernes et védiques ! . . .

Oh ! qu'ils sont beaux les feux de paille ! qu'ils sont fous,
Les albums ! et non incassables, mes joujoux ! . . .

BALLADE

OPHELIA : You are merry, my lord.
HAMLET : Who, I ?
OPHELIA : Ay, my lord.
HAMLET : O God, your only jig-maker.
What should a man do but the merry ?

Oyez, au physique comme au moral,
Ne suis qu'une colonie de cellules
De raccroc ; et ce sieur que j'intitule
Moi, n'est, dit-on, qu'un polypier fatal !

De mon cœur un tel, à ma chaire védique,
Comme de mes orteils à mes cheveux,
Va-et-vient de cellules sans aveu,
Rien de bien solvable et rien d'authentique.

Quand j'organise une descente en Moi,
J'en conviens, je trouve là, attablée,
Une société un peu bien mêlée,
Et que je n'ai point vue à mes octrois.

Une chair bêtement staminifère,
Un cœur illusoirement pistillé,
Sauf certains jours, sans foi, ni loi, ni clé,
Où c'est précisément tout le contraire.

Allez, c'est bon. Mon fatal polypier
A distingué certaine polypière ;
Son monde n'est pas trop mêlé, j'espère . . .
Deux yeux café, voilà tous ses papiers.

LE BRAVE, BRAVE AUTOMNE !

Quand reviendra l'automne,
Cette saison si triste,
Je vais m'la passer bonne,
Au point de vue artiste.

Car le vent, je l'connais,
Il est de mes amis !
Depuis que je suis né
Il fait que j'en gémis . . .

Et je connais la neige,
Autant que ma chair même,
Son froment me protège
Contre les chairs que j'aime . . .

Et comme je comprends
Que l'automnal soleil
Ne m'a l'air si souffrant
Qu'à titre de conseil ! . . .

Puis rien ne saurait faire
Que mon spleen ne chemine
Sous les spleens insulaires
Des petites pluies fines . . .

Ah ! l'automne est à moi,
Et moi je suis à lui,
Comme tout à « pourquoi ? »
Et ce monde à « et puis ? »

Quand reviendra l'automne,
Cette saison si triste,
Je vais m'la passer bonne
Au point de vue artiste.

DIMANCHES

J'aurai passé ma vie à faillir m'embarquer
Dans de bien funestes histoires,
Pour l'amour de mon cœur de Gloire ! . . .
— Oh ! qu'ils sont chers, les trains manqués
Où j'ai passé ma vie à faillir m'embarquer ! . . .

Mon cœur est vieux d'un tas de lettres déchirées,
Oh ! Répertoire en un cercueil
Dont la Poste porte le deuil ! . . .
— Oh ! ces veilles d'échauffourées
Où mon cœur s'entraînait par lettres déchirées ! . . .

Tout n'est pas dit encor, et mon sort est bien vert.
O Poste, automatique Poste,
O yeux passants fous d'holocaustes,
Oh ! qu'ils sont là, vos airs ouverts ! . . .
Oh ! comme vous guettez mon destin encore vert

(Une, pourtant, je me rappelle,
Aux yeux grandioses
Comme des roses,
Et puis si belle ! . . .
Sans nulle pose.
Une voix me criait : « C'est elle ! Je le sens ;
« Et puis, elle te trouve si intéressant ! »
— Ah ! que n'ai-je prêté l'oreille à ses accents ! . . .)

L'ÎLE

C'est l'Ile ; Eden entouré d'eau de tous côté ! . . .
Je viens de galoper avec mon Astarté
A l'aube des mers ; on fait sécher nos cavales.
Des veuves de Titans délassent nos sandales,
Eventent nos tresses rousses, et je reprends
Mon Sceptre tout écaillé d'émaux effarants !
On est gai, ce matin. Depuis une semaine
Ces lents brouillards plongeaient mes sujets dans la peine.
Tout soupirants après un beau jour de soleil
Pour qu'on prît la photographie de Mon Orteil . . .

Ah ! non, c'est pas cela, mon Ile, ma douce île . . .
Je ne suis pas encore un Néron si sénile . . .
Mon île pâle est au Pôle, mais au dernier
Des Pôles, inconnu des plus fols baleiniers !

Les Icebergs entrechoqués s'avançant pâles
Dans les brumes ainsi que d'albes cathédrales
M'ont cerné sur un bloc ; et c'est là que, très-seul,
Je fleuris, doux lys de la zone des linceuls,
Avec ma mie !

Ma mie a deux yeux diaphanes
Et viveurs ! et, avec cela, l'arc de Diane
N'est pas plus fier et plus hautement en arrêt
Que sa bouche ! (arrangez cela comme pourrez . . .)
Oh ! ma mie . . . — Et sa chair affecte un caractère
Qui n'est assurément pas fait pour me déplaire :
Sa chair est lumineuse et sent la neige, exprès
Pour que mon front pesant y soit toujours au frais,
Mon Front Equatorial, Serre d'Anomalies ! . . .
Bref, c'est, au bas mot, une femme accomplie.

Et puis, elle a des perles tristes dans la voix . . .
Et ses épaules sont aussi de premier choix.
Et nous vivons ainsi, subtils et transis, presque
Dans la simplicité des gens peints sur les fresques.
Et c'est l'Ile. Et voilà quel Eldorado
L'Exode nihiliste a poussé mon radeau.

O lendemains de noce où nos voix mal éteintes
Chantent aux échos blancs la si grêle complainte :

LE VAISSEAU FANTÔME

Il était un petit navire,
Où Ugolin mena ses fils,
Sous prétexte, le vieux vampire !
De les fair' voyager gratis.

Au bout de cinq à six semaines,
Les vivres vinrent à manquer,
Il dit : « Vous mettez pas en peine ;
« Mes fils n'm'ont jamais dégoûté ! »

On tira z'a la courte paille,
Formalité ! raffinement !
Car cet homme, il n'avait d'entrailles
Qu'pour en calmer les tiraill'ments,

Et donc, stoïque et légendaire,
Ugolin mangea ses enfants,
Afin d'leur conserver un père . . .
Oh ! quand j'y song', mon cœur se fend !

Si cette histoire vous embête,
C'est que vous êtes un sans-cœur !
Ah ! j'ai du cœur par-d'ssus la tête,
Oh ! rien partout que rir's moqueurs ! . . .

ARABESQUES DE MALHEUR

Nous nous aimions comme deux fous ;
On s'est quitté sans en parler.
(Un spleen me tenait exilé
Et ce spleen me venait de tout.)

Que ferons-nous, moi, de mon âme,
Elle de sa tendre jeunesse !
O vieillissante pécheresse,
Oh ! que tu vas me rendre infâme !

Des ans vont passer là-dessus ;
On durcira chacun pour soi ;
Et bien souvent, et je m'y vois,
On ragera : « Si j'avais su ! . . . »

Oh ! comme on fait claquer les portes,
Dans le Grand Hôtel d'anonymes !
Touristes, couples légitimes,
Ma Destinée est demi-morte ! . . .

— Ses yeux disaient : « Comprenez-vous !
« Comment ne comprenez-vous pas ! »
Et nul n'a pu le premier pas ;
On s'est séparés d'un air fou.

Si on ne tombe pas d'un même
Cri à genoux, c'est du factice.
Ensemble ! voilà la justice
Selon moi, voilà comment j'aime.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 7

LE SANGLOT DE LA TERRE 17
- La chanson du petit hypertrophique 18
- Apothéose 20
- Encore à cet astre 21
- Marche funèbre 22
- Hypertrophie 25
- Noël sceptique 26
- Petite chapelle 27
- Intarissablement 28
- La cigarette 29

LES COMPLAINTES 31
- Complainte de cette bonne lune 32
- Complainte des pianos 34
- Complainte de la bonne défunte 37
- Complainte du fœtus de poète 38
- Complainte de l'ange incurable 40
- Complainte des nostalgies préhistoriques 42
- Autre complainte de l'orgue de Barbarie 44
- Complainte de lord Pierrot 46
- Autre complainte de lord Pierrot 49
- Complainte sur certains ennuis 50
- Complainte du pauvre corps humain 51
- Complainte du roi de Thulé 53
- Complainte de l'oubli des morts 55
- Complainte du pauvre jeune homme 57

Complainte de l'époux outragé 60
Complainte des débats mélancoliques et littéraires 62
Complainte d'une convalescence en mai 64

L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE 67
Litanies des premiers quartiers de la lune 68
Clair de lune 70
Climat, faune et flore de la lune 72
Pierrots 75
Pierrots (on a des principes) 77
Locutions des Pierrots 78
Dialogue avant le lever de la lune 82
Petits mystères 84
Nuitamment 85
États 86
Avis, je vous prie 87
L'hiver qui vient 89
Le mystère des trois cors 92
Dimanches 95
Solo de lune 98

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ 104
Avertissement 105
Figurez-vous un peu 106
Rigueurs à nulle autre pareilles 108
Dimanches 109
Dimanches 111
Albums 112
Ballade 114
Le brave, brave automne 115
Dimanches 117
L'île 118
Arabesques de malheur 120

417209

Laforgue, Jules

Choix de poésies.

PQ
2323
.L8
A162.